

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR
CATHERINE LAMPRON-DESAULNIERS

LA VIE CULTURELLE À TROIS-RIVIÈRES DANS LES ANNÉES 1960 :
DÉMOCRATISATION DE LA CULTURE, DÉMOCRATIE
CULTURELLE ET CULTURE JEUNE.
HISTOIRE D'UNE TRANSITION

MARS 2010

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RÉSUMÉ

L'objectif principal de cette recherche vise à mettre en lumière la transition culturelle qui s'effectue à Trois-Rivières au cours des années 1960. Le milieu culturel se transforme à plusieurs niveaux : les lieux de diffusion culturelle, les acteurs ainsi que la programmation culturelle en sont des exemples. L'analyse démontre tout le processus de démocratisation de la culture cultivée pris en charge par l'élite ainsi que l'émergence, à la fin de la décennie, de la démocratie culturelle mise de l'avant par une jeunesse qui sait s'imposer. Ces deux groupes ont su démontrer les caractéristiques dominantes de la diffusion de la culture cultivée dans une ville moyenne comme Trois-Rivières. Les élites professionnelles et l'Église passent peu à peu le flambeau à une jeunesse privilégiée, qui prend d'assaut le monde culturel qui l'entoure.

Nous proposons ainsi une lecture de ce que fut le Trois-Rivières culturel, en ciblant les années 1960 à 1962 et 1967 à 1969, les institutions marquantes, ainsi qu'un fort réseau d'acteurs en charge de culture. Au cours de ces années, le milieu s'organise : implication grandissante de l'État, déclin de l'esprit d'amateur et du bénévolat qui font place à une professionnalisation du milieu des arts et de la culture. On passe d'un esprit d'éducation à la culture cultivée à l'éclosion d'une culture beaucoup générale, alors que la définition du beau en matière d'art et de la « bonne culture » se redéfinit pour donner un nouveau visage au paysage culturel trifluvien.

REMERCIEMENTS

Mes premières pensées vont inévitablement à ma directrice de recherche, madame Lucia Ferretti. Son dévouement et sa patience m'ont permis de mener ce projet à terme. C'est grâce à la passion qu'elle a su me transmettre que l'étincelle a brillé jusqu'à la fin. Merci pour cette transmission incomparable de votre savoir.

Au cours de cette aventure, plusieurs personnes ont croisé ma route. Un merci particulier à Michelle, qui est à mes côtés depuis le début, qui a su m'écouter, me conseiller et m'a permis de garder l'équilibre. Je souhaite remercier ma famille : mes parents, Diane et René, leurs conjoints, Normand et Lucie, mon frère Mathieu et Rachel, merci pour votre présence et votre patience. Je pense aussi à mes amies passées par la maîtrise avant moi, Chantale, Marie-Pier et Marilyne, qui sont des exemples de réussite. Merci de vos conseils éclairés et votre soutien. Une pensée pour les étudiants et le personnel que j'ai eu le bonheur de côtoyer au CIEQ.

Finalement, je dois mentionner l'apport de Claude Bellavance et France Normand, pour les expériences de travail au sein de leur équipe d'assistants de recherche. La confiance qu'ils m'ont accordée au cours des dernières années m'a permis de développer des aptitudes essentielles pour mon avenir professionnel.

À vous tous, merci d'avoir cru en moi!

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	i
REMERCIEMENTS.....	iii
TABLE DES MATIÈRES.....	iv
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 – HISTORIOGRAPHIE, PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE.....	4
1. Bilan historiographique.....	4
1.1 La vie culturelle au Québec dans les années 1945-1960.....	5
1.2 Les années 1960 : le rôle de l’État.....	8
1.3 La vie culturelle à Trois-Rivières.....	10
2. Problématique.....	15
2.1 Démocratisation de la culture et démocratie culturelle.....	16
2.2 La culture jeune : la révolution d’une génération?.....	20
3. Sources et méthodologie.....	22
CHAPITRE 2 – POUR UNE DÉMOCRATISATION DE LA CULTURE CULTIVÉE : LES DÉBUTS D’UNE DÉCENNIE EFFERVESCENTE (1960- 1962).....	26
Introduction.....	26
1. Au tournant des années 1960, un renouveau culturel.....	27
1.1 La relance de la bibliothèque et un premier salon du livre.....	30
1.2 Le Centre d’Art.....	32
1.3 Des réseaux culturels enchevêtrés et élitistes.....	36
1.4 L’Église et le Séminaire Saint-Joseph : la rentrée de 1962.....	40
2. Élargir l’offre culturelle, l’ouvrir à de nouveaux publics.....	43
2.1 Viser les jeunes.....	43
2.2 Familiariser les adultes à la culture cultivée.....	48

3. Encourager la vie culturelle trifluvienne.....	50
3.1 Les initiatives du <i>Nouvelliste</i>	51
3.2 La vision du public : critique réaliste de la vie culturelle ?.....	55
 CHAPITRE 3 – L’ÉCLOSION DE LA CULTURE JEUNE (1967-1969).....	60
 1. Lieux de culture anciens et inédits.....	61
1.1 Les établissements scolaires : poursuite et renouvellement d’une mission d’éducation à la culture cultivée.....	61
1.2 Problèmes de logement et solutions originales.....	68
 2. La culture jeune.....	73
2.1 Les boîtes à chanson : la spontanéité de l’éphémère.....	73
2.2 De nouveaux thèmes : contestation, drogue, sexualité.....	76
 3. Le Centre culturel : l’aboutissement d’une décennie de labeur.....	81
3.1 Un projet majeur enfin concrétisé.....	81
3.2 L’inspiration venue d’ailleurs.....	82
3.3 D’un réseau d’acteurs à un autre.....	84
3.4 La vision.....	88
3.5 La population et le Centre culturel.....	89
3.6 Démocratiser la culture pour tous les Trifluviens.....	91
 CONCLUSION.....	100
BIBLIOGRAPHIE.....	105

INTRODUCTION

Notre époque en est une de contrastes. Jamais n'avons-nous eu un accès aussi convivial aux grandes œuvres qui, jusqu'à récemment, n'étaient appréciées que par un public choisi dans l'écrin du musée jalousement gardé ou de la salle de concert et de théâtre aux tarifs inabordables. En même temps, tous les produits culturels aujourd'hui prétendent au rang d'une œuvre, et les institutions vouées pendant longtemps à la diffusion de la culture cultivée acceptent désormais que tous s'équivalent. La démocratisation de la culture, poursuivie depuis une cinquantaine d'années par les politiques des États occidentaux et par des promoteurs voués à l'éducation du goût, côtoie la démocratie culturelle, selon laquelle il faut rejeter comme élitiste toute hiérarchie des productions culturelles. Ce phénomène, qui traverse toute notre époque, a été particulièrement évident dans la programmation des Fêtes du 375^e anniversaire de Trois-Rivières, en 2009. Ce mémoire est traversé par l'interrogation suivante : comment la démocratisation de la culture puis l'émergence de la démocratie culturelle se sont-elles vécues à Trois-Rivières pendant les années 1960?

Nous nous sommes intéressée à Trois-Rivières par désir d'enrichir l'historiographie, encore trop axée sur la vie culturelle dans les grands centres. Et aux années 1960, parce que, dans l'imaginaire collectif québécois, celles-ci sont marquées du sceau de la révolution tranquille: révolution de la société, de la politique, du monde économique, de la famille, de la situation des femmes, des minorités, de la nouvelle place accordée à la jeunesse montante. Sur le plan de la culture, les années 1960

marquent une transition importante, notamment parce que le soutien à la culture, jusqu'ici surtout l'affaire des élites, devient une responsabilité de l'État, et parce que parallèlement aux initiatives de démocratisation de la culture, les jeunes sont les premiers à valoriser la démocratie culturelle.

Ces changements radicaux, qui affectent la société québécoise, nous conduisent à concevoir le Trois-Rivières culturel des années 1960 du point de vue de la transition. Que ce soit au niveau des acteurs, des institutions ou de la programmation culturelle, des changements importants caractérisent la période. L'objectif principal de ce mémoire est d'explorer les changements survenus dans la vie culturelle trifluvienne au cours de la décennie 1960. Pour ce faire, nous concentrerons notre attention sur les deux pôles extrêmes de la période, une manière de mettre davantage les contrastes en évidence.

Dans le premier chapitre, nous analysons l'historiographie, nous faisons état de notre problématique et définissons nos concepts principaux, avant de préciser les sources et la méthodologie que nous avons employées dans cette étude. Le chapitre 2 est consacré au début des années 1960. Nous y présentons le renouveau culturel qui caractérise ces années; nous y analysons les stratégies mises en place par les élites traditionnelles pour démocratiser sa culture et rejoindre de nouveaux publics, notamment les jeunes; et nous prenons la mesure des initiatives prises pour soutenir la vie culturelle du milieu. Enfin, dans le chapitre 3, nous abordons la fin de la décennie. Nous y recensons les nouveaux lieux de culture qui apparaissent à côté des anciens, retracions l'émergence de la culture jeune et montrons comment l'ouverture du Centre culturel représente l'aboutissement d'une décennie de labeur. Cela nous permet de conclure

qu'en effet, la décennie 1960, à Trois-Rivières, est réellement celle d'une transition culturelle.

CHAPITRE 1

Historiographie, méthodologie et problématique

Ce chapitre comprend trois parties. Nous dressons d'abord un bilan de la littérature savante sur l'histoire culturelle du Québec et de Trois-Rivières au milieu du XX^e siècle. Puis nous indiquons le cadre général d'interprétation qui guide cette étude et nous définissons les concepts principaux que nous utilisons, c'est-à-dire ceux de démocratisation de la culture, de démocratie culturelle et de culture jeune. Enfin, nous présentons les sources et notre démarche méthodologique.

1. BILAN HISTORIOGRAPHIQUE

Le choix de Trois-Rivières s'explique par la trop faible place que l'historiographie accorde encore à la vie culturelle dans les régions du Québec. La cité de Laviolette, comme on l'appelle, est un cas intéressant en raison de sa taille, moyenne, et de sa situation géographique, entre Montréal et Québec. Ces deux caractéristiques, tout au long du XX^e siècle, y ont favorisé une bonne vitalité culturelle, faite de prestations d'artistes de la région mais aussi d'artistes en tournée - certains de grande renommée. Pour ce faire, et pour assurer une diversité des genres et des spectacles, les organisateurs de la vie culturelle ont néanmoins dû constamment travailler. De plus, les caractéristiques de la ville ont aussi un effet un peu pervers : l'exode de certains artistes issus de la région vers Montréal ou Québec, où les occasions ont toujours été meilleures. Les promoteurs locaux ont donc dû veiller à offrir aux talents régionaux les meilleures

conditions possibles. La réalité des régions étant passablement différente, sous le rapport culturel, de celle des grands centres, il nous a semblé important d'en proposer une étude de cas.

Par ailleurs, nous avons privilégié la période des années 1960. À l'échelle du Québec, il s'agit d'une époque charnière. Or, les travaux portant sur l'histoire culturelle de Trois-Rivières sont moins nombreux pour cette période que pour d'autres. Nous avons donc voulu étudier les changements qui se produisent dans la ville pendant cette décennie si bouillonnante.

1.1. La vie culturelle au Québec dans les années 1945-1960

Un grand nombre d'études se sont penchées sur la vie culturelle au Québec entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et le début de la Révolution tranquille¹. Nous avons donc choisi d'étudier le sujet surtout sous l'angle de l'éveil progressif de l'État à sa responsabilité en matière de culture². La conscience que la promotion et le soutien de la culture font partie des responsabilités étatiques est en effet un préalable à l'élaboration de toute politique culturelle.

¹ Pour une synthèse des travaux selon les champs de l'activité culturelle, voir Denise Lemieux, dir., *Traité de la culture*, Sainte-Foy, IQRC, 2002, 1089 p.

² Martin Allor et Michelle Gagnon, *L'État de culture. Généalogie discursive des politiques culturelles québécoises*, Montréal, Groupe de recherche sur la citoyenneté culturelle, 1997, 103 p.; Harold Hyman, *L'idée d'un ministère des Affaires culturelles au Québec, des origines à 1966*, M.A. (histoire), Université de Montréal, 1988, p. 22; Francine Couture, dir., *Les arts et les années 60*, Montréal, Tryptique, 1991, 168 p.; F. Couture, « Projet politique, projet artistique », dans Jean-François Léonard, *Georges-Émile Lapalme*, Montréal, PUQ, 1988, pp. 151-157 ; F. Couture, « L'État et l'art contemporain », *Possibles*, 18, 3, été 1994, pp. 101-108.

Or, l'historiographie révèle qu'il a fallu beaucoup de temps aux gouvernements québécois pour se reconnaître un rôle en ce domaine. Jusqu'aux années 1960, il semble que le soutien aux arts et aux lettres soit essentiellement le fait de deux hauts fonctionnaires éclairés : Athanase David d'abord, secrétaire de la Province entre 1919 et 1936 sous les gouvernements du libéral Alexandre Taschereau; puis Jean Bruchési, secrétaire général dans ceux de l'Union nationale de Maurice Duplessis.

Athanase David, en particulier, va réellement favoriser une certaine intervention de l'État du Québec dans le domaine culturel. Il crée l'Académie de musique du Québec, qui va devenir le Conservatoire de musique, puis de musique et d'art dramatique. Il crée le Prix d'Europe, destiné à faciliter les études de Québécois à l'étranger, particulièrement en France. Il crée aussi le Prix David pour faire reconnaître et encourager les meilleurs talents littéraires du Québec. Il fait voter une Loi des archives en 1920 et en 1922, au moment où un débat s'engage autour de la vente de la propriété et de la prestigieuse bibliothèque de Louis-Joseph Papineau. C'est aussi grâce à lui que sont fondés le Musée du Québec et les écoles des beaux-arts de Québec et de Montréal. Enfin, c'est lui qui met sur pied la Commission des monuments historiques. Sous Jean Bruchési, l'impulsion reste vive, quoique les gouvernements de l'Union nationale préfèrent financer au cas par cas de multiples petites initiatives de promoteurs culturels dans leur milieu que d'utiliser les ressources de l'État au service de la promotion de la culture³. Dans tous les cas, on remarque que les investissements les plus considérables

³ Jean-Charles Panneton, *Georges-Emile Lapalme : précurseur de la révolution tranquille*, Montréal, VLB éditeur, 2000, p. 75.

de l'État se font dans les villes de Québec et de Montréal, au détriment des autres régions.

Après 1945, l'aiguillon principal du régime Duplessis, sous le rapport de la culture comme sous bien d'autres, est venu des empiètements répétés du gouvernement fédéral dans les champs de compétence du Québec. Faisant fi de la Constitution de 1867, Ottawa entreprend de poursuivre sur sa lancée d'avant-guerre (création de Radio-Canada et de l'Office national du film) et de s'investir dans le soutien à la culture, vue comme moyen de promouvoir une identité canadienne redéfinie. Suivant l'exemple donné par la Grande-Bretagne et par l'ONU, qui créent respectivement un *Arts Council* en 1945 et l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, l'UNESCO, en 1946, le gouvernement fédéral décide de suivre les recommandations de sa Commission Massey et d'offrir son assistance financière dans tous les domaines de la culture : le Conseil des Arts du Canada est créé en 1957.

À Québec, la Commission Tremblay réaffirme en ces années la compétence exclusive du Québec en matière de culture. La section culturelle du rapport de la Commission, rédigé par Esdras Mainville, évoque les nombreux domaines qui pourraient bénéficier d'un soutien de l'État provincial : aide aux institutions telles que bibliothèques et musées, mais aussi soutien à la création et à la diffusion⁴. Plusieurs des recommandations du rapport seront suivies, mais seulement dans les années 1960.

⁴ H. Hyman, *op. cit.*, p. iv.

En attendant, le soutien aux arts et aux lettres passe essentiellement par des subventions irrégulières de la part des municipalités et l'implication, dans tous les milieux, de plusieurs promoteurs bénévoles. Lorsque leurs initiatives lui paraissent acceptables, l'Église, dans tous les milieux, est un partenaire majeur de ces promoteurs, à qui elle fournit notamment des locaux d'exposition ou de présentation dans les maisons d'enseignement. Bien souvent par ailleurs, des clercs ou des religieuses sont eux-mêmes fort actifs dans la vie culturelle des diverses régions. L'exemple le mieux connu est sans doute l'enseignement de la musique par de nombreuses congrégations féminines⁵. Mais on peut penser aussi aux revues de cinéma, telles *Séquences*, aux bibliothèques paroissiales et collégiales, et aux cercles d'étude et aux activités de loisirs culturels qui se multiplient dans les années 1950. S'appuyant sur les réseaux associatifs et paroissiaux, l'Église cherche notamment à rejoindre les jeunes.

⁵ Pour une référence parmi plusieurs : Dominique Laperle, *Vers le bien et le beau, 1932-2007 : Histoire de l'École de musique Vincent-d'Indy*, Québec, Éditions GID, 2007, 214 p.

1.2. Les années 1960 : le rôle de l'État

Il faut donc attendre la Révolution tranquille⁶ pour que l'État québécois se sente réellement la responsabilité d'intervenir pour soutenir et promouvoir la culture. Ce sera le fait des Libéraux de Jean Lesage, inspiré dans ce domaine par Georges-Émile Lapalme. Dans sa brochure de 1956, «*Le Parti Libéral – sa doctrine, ses buts, son programme. Lapalme au pouvoir !*», ce parti proposait déjà, entre autres, de créer un *Conseil provincial des Arts et des Sciences* et affirmait la responsabilité de l'État en la matière. Sans tarder après la prise du pouvoir par Lesage, le gouvernement se dote d'un ministère des Affaires culturelles, calqué sur celui que l'écrivain ministre André Malraux a conçu pour la France en 1959. Lesage se fait grandiloquent : «Le ministère des Affaires culturelles sera en quelque sorte un ministère de la Civilisation canadienne-française, le plus grand et le plus efficace serviteur du fait français en Amérique, c'est-à-dire de l'âme de notre peuple.⁷» Même si, de l'avis de nombre d'historiens, à commencer par le sous-ministre Guy Frégault, le ministère n'a jamais eu les moyens de ses ambitions, il reste qu'il participe au renforcement de l'identité québécoise qui est si caractéristique des années 1960, et contribue à insérer le Québec dans le courant des grands échanges culturels entre pays francophones⁸.

⁶ Les historiens ne s'entendent pas tout à fait sur la date du début de la Révolution tranquille. Certains la font remonter en 1959, au fameux «Désormais!» de Paul Sauvé, d'autres à la formation du gouvernement par les Libéraux de Jean Lesage, en juin 1960. Il s'agit d'une expression employée par un journaliste du *Globe and Mail* de Toronto pour décrire les bouleversements à survenir au Québec. Il parle alors de *Quiet revolution*.

⁷ Jean-Paul L'Allier, *Pour l'évolution de la politique culturelle : document de travail*, ministère des Affaires culturelles, 1976, p. 13.

⁸ Guy Frégault, *Chronique des années perdues*, Montréal, Léméac, 1976, 250 p.

Inspiré par Malraux, le ministre Lapalme donne pour objectif à son ministère d'aider à rendre accessibles au plus grand nombre les œuvres jugées les plus importantes. Il s'agit là exactement d'une politique de démocratisation de la culture : Lapalme souhaite que la population s'intéresse à la culture classique et aux créations nationales contemporaines, c'est-à-dire précisément à ce qui rencontre le goût des classes les plus «cultivées» de l'époque⁹. C'est d'ailleurs cette vision qui sera empruntée par les acteurs en charge de culture à Trois-Rivières : valoriser la consommation, la distribution et l'appréciation de la culture cultivée, celle de l'élite.

Par ailleurs, il est certain que Lapalme a également conçu son ministère comme un outil dans le renforcement de l'identité collective française des Québécois, un instrument pour contrer les empiètements du fédéral en matière de culture et un rempart contre l'envahissement du Québec par la culture de masse américaine¹⁰. En ce sens, la culture devient dans les années 1960 «un enjeu public, associé à la politique, qui permet de définir la nation¹¹. ». Il s'agit d'une responsabilité que l'État n'évite plus.

⁹ Gildas Illien, *La Place des Arts et la Révolution tranquille : les fonctions politiques d'un centre culturel*, Québec, IQRC/PUL, 1999, p. 122.

¹⁰ Diane Saint-Pierre, *La politique culturelle du Québec de 1992 : continuité ou changement ? Les acteurs, les coalitions, les enjeux*, Québec, PUL, 2003, p. 72-73.

¹¹ G. Illien, *op.cit.*, p. 118

1. 3. La vie culturelle à Trois-Rivières

Il n'entre pas dans notre propos de recenser le grand nombre d'ouvrages ou d'articles qui traitent de l'un ou l'autre aspect de la vie culturelle dans la capitale et dans la métropole. Même en nous limitant à la seule époque des années 1960, la moisson serait déjà considérable. Un ouvrage pourtant a eu un impact majeur sur notre recherche.

La Place des Arts et la Révolution tranquille : les fonctions politiques d'un centre culturel, de Gildas Illien. Dans ce livre, l'auteur attire l'attention sur le rôle très important joué par les centres culturels dans les différentes métropoles occidentales où ils ont vu le jour. Il définit d'ailleurs le concept de centre culturel comme un établissement comprenant «plusieurs espaces scéniques (théâtre, opéra, musique symphonique, danse), et fait partie d'un type d'institutions apparues après la Seconde Guerre mondiale¹². » Illien affirme que de nombreux objectifs orientent la politique de la Place des Arts : stimuler la création, procéder à la formation intellectuelle et technique des habitants, démocratiser la culture par l'information du public et une vaste diffusion.

Or, Trois-Rivières sera dotée elle aussi d'un Centre culturel dans les années 1960, cadeau fédéral du Centenaire de la Confédération auquel ont contribué aussi le gouvernement du Québec et la ville de Trois-Rivières. Ce centre culturel fut construit à la demande des promoteurs locaux qui portaient le développement culturel de la ville à bout de bras depuis l'après-guerre, et qui déploraient l'absence d'un lieu voué à la promotion et à la diffusion de la culture auprès de l'ensemble de la population. Ce

¹² Gildas Illien, *op.cit.*, p. 6.

Centre apparaît donc en quelque sorte comme la concrétisation de la volonté de démocratisation de la culture dans les années 1960. En même temps, à peine était-il ouvert que les jeunes adultes se donnaient des lieux à eux, à Trois-Rivières, pour affirmer leurs choix et préférences culturelles. La lecture du livre de Gildas Illien, parallèlement au dépouillement de nos sources et de l'historiographie relative à la vie culturelle de Trois-Rivières, nous a permis ainsi de mieux cerner la problématique générale de notre étude.

L'historiographie de la vie culturelle à Trois-Rivières compte d'ailleurs plusieurs travaux intéressants pour le milieu du XX^e siècle¹³. La plupart des auteurs notent l'effort pionnier des bénévoles issus des élites professionnelles et cléricales, et sont attentifs aux réseaux qu'ils forment, en particulier sous le mandat du maire Arthur Rousseau dans les années 1940. Ils notent aussi que dans les années 1950, le milieu culturel est essoufflé, et que le renouveau des années 1960 passe par une implication plus grande des trois niveaux de gouvernement.

Des auteurs comme Rémi Tourangeau¹⁴ et Thérèse Germain¹⁵ cherchent surtout à rappeler que les prêtres du Séminaire et les Ursulines ont été des acteurs importants dans l'éducation des jeunes Trifluviens à la culture jusque dans les années 1960. C'est au Séminaire que bien des garçons se sont initiés au théâtre, et chez ces religieuses que les

¹³ Pour une synthèse, voir les chapitres sur la culture dans René Hardy, et al. *Histoire de la Mauricie*, Québec, IQRC, 2004. 1137 p.

¹⁴ Rémi Tourangeau, (dir.), *125 ans de théâtre au Séminaire de Trois-Rivières*, Trois-Rivières, Les éditions CÉDOLEQ, 1985, 180 p.

¹⁵ Thérèse Germain, *Les Ursulines de Trois-Rivières : musique et musiciennes*, Québec, Anne Sigier, 2002, 182 p.

jeunes filles ont pu mener des études musicales qui en ont même conduit certaines jusqu'au prix d'Europe. Mario Bergeron¹⁶ souligne que là ne s'est pas arrêté le rôle de l'Église. Un des aspects étudiés dans son mémoire concerne l'évolution de l'attitude de celle-ci devant le cinéma : du rejet à une acceptation mitigée, en passant par le soutien à la création de films religieux ou nationalistes. L'auteur arrête son étude en 1962, soit avec l'arrivée des films américains au cinéma de Paris de Trois-Rivières.

Le mémoire de Mario Bergeron est intéressant aussi pour sa description de Trois-Rivières dans la première moitié du XX^e siècle. Nous retenons surtout pour notre propos que la ville y apparaît bien comme le milieu conservateur qu'elle était alors; et que les élites jugeaient d'assez haut l'engouement populaire pour le cinéma, notamment les films américains. Leur profond sentiment d'identité nationale et le désir de façonner le goût de leurs concitoyens à la fois pour la culture québécoise et française et pour des spectacles jugés plus relevés seront les moteurs principaux de leur implication avant 1960.

Deux études insistent justement sur cet engagement bénévole au service du développement culturel, caractéristique du Trois-Rivières d'avant la révolution tranquille. Dans son histoire des Compagnons de Notre-Dame, une troupe qui a marqué durablement la vie théâtrale trifluvienne, Louis-Philippe Poisson¹⁷ trouve les raisons de

¹⁶ Mario Bergeron, *Société québécoise, salles de cinéma au Québec et à Trois-Rivières : quatre aspects*, M.A. (études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 1999, 275 p.

¹⁷ Louis-Philippe Poisson, *Les compagnons de Notre-Dame ou 50 ans de théâtre amateur*, Trois-Rivières, Les éditions les Nouveaux Compagnons Inc., 1980, 175 p.; voir aussi Yvon Thériault, *Le théâtre à Trois-Rivières*, 1968, 64 p.

cette longévité dans le fort esprit d'amateur qui animait ses membres, le soutien constant des Franciscains, et dans la faible concurrence d'autres activités culturelles. Le public a donc pu se mobiliser aisément autour d'une troupe qui faisait sa fierté. Cet esprit d'amateur est aussi au fondement de l'essor de la musique classique entre les années 1920 et 1960. Du moins, c'est ce que démontre Amélie Mainville¹⁸ dans une étude très fouillée. Mainville a mis au jour l'ensemble des institutions, des acteurs et des activités qui font le Trois-Rivières musical du milieu du XX^e siècle. Elle démontre aussi que, dans les années 1950, la génération qui a porté à bout de bras la vie musicale n'en peut plus et qu'il faut maintenant que les pouvoirs publics s'impliquent davantage.

On voit bien, du reste, comme une institution change d'envergure dès que les gouvernements commencent à la soutenir. La bibliothèque municipale en est un exemple patent. Comme le montre Pierre Girard¹⁹, la bibliothèque commence comme une «œuvre» prise en charge par des dames bénévoles. Il faut attendre la fin des années 1950 pour que le conseil municipal, grâce à la ténacité des membres de l'élite culturelle, commence à se rendre compte que le soutien à une telle institution fait partie de ses responsabilités. Et ce n'est que dans les années 1960 que cet équipement culturel urbain majeur devient véritablement accessible à tous. En 1968, la bibliothèque s'agrandit considérablement lorsqu'elle aménage dans le Centre culturel. Celui-ci, construit à

¹⁸ Amélie Mainville, *La vie musicale à Trois-Rivières, 1920-1960*, M.A. (études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 2006, 153 p. Pour d'autres titres sur la musique à Trois-Rivières : Gouvernement du Québec, *Conservatoire de musique de Trois-Rivières, Trente ans de vie active au cœur de la Mauricie*, 1995, 16 p.; J.-A. Thompson, *Cinquante ans de vie musicale à Trois-Rivières*, Le Mauricien Médical/ Le Bien Public, 1970, 66 p.

¹⁹ Pierre Girard, *Bibliothèque Gatien Lapointe, 50 ans de présence culturelle, 1946-1996*, Trois-Rivières, Les éditions de la bibliothèque Gatien-Lapointe, 1996, 99 p.

l'occasion du centenaire de la Confédération, a fait également l'objet d'une monographie. Pierre Chaput²⁰ y raconte l'implication des acteurs du milieu culturel trifluvien et leur travail acharné pour obtenir des gouvernements qu'ils financent largement la construction et le fonctionnement de ce lieu dédié à la mise en valeur des arts, ouvert à toute la population. Ce livre ne propose cependant aucune analyse et présente uniquement les grands moments du Centre culturel. Il nous a donc servi essentiellement pour dresser la liste des personnes impliquées dans les différents organismes culturels de Trois-Rivières au début des années 1960, et qui vont unir leurs forces pour créer le Centre culturel. C'est ce livre qui nous a mis sur la piste de la transition qui s'effectue au cours de la décennie de 1960 d'une prise en charge de la culture presque seulement par les élites professionnelles et cléricales à l'implication de citoyens au profil socioprofessionnel plus varié.

2. PROBLÉMATIQUE

Notre recherche porte sur la vie culturelle à Trois-Rivières dans les années 1960. Nous avons choisi un angle particulier pour traiter cet objet. En effet, nous cherchons à retracer les efforts consentis au début de la décennie par les élites professionnelles et cléricales pour assurer une plus grande démocratisation de la culture; et à voir comment, à ces objectifs, se sont aussi peu à peu greffés ceux d'une jeunesse désireuse d'affirmer l'égale valeur de ses propres choix culturels. L'étude comparative du début et de la fin de la décennie nous permet de constater les changements qui y surviennent, notamment

²⁰ Pierre Chaput, *Le centre culturel de Trois-Rivières, 1968-1993, 25 ans déjà*. Service des Affaires culturelles de la ville de Trois-Rivières, en collaboration avec les productions Specta Inc., 1993, 57 p.

en matière de culture cultivée. Il s'agit d'analyser, entre autres, comment les élites s'y prennent pour remplir la mission qu'elles se donnent d'ouvrir leur propre culture à l'ensemble de la population. Et de faire voir comment émerge peu à peu, à côté des efforts de démocratisation, une diversification et une popularisation de la culture typiques de la démocratie culturelle. En effet, notre hypothèse principale est que les années 1960, reconnues à l'échelle du Québec comme étant celles de la révolution tranquille, sont celles où la vie culturelle de Trois-Rivières est véritablement en transition.

Pour effectuer la démonstration, nous avons étudié des questions précises. Nous avons d'abord identifié les institutions qui font le Trois-Rivières culturel de cette époque et repéré leur programmation puisque celle-ci s'avère importante dans la compréhension du processus de démocratisation de la culture à l'œuvre dans la ville: expositions, activités liées à la musique, théâtre, événements ponctuels de petite et de grande envergure. Nous avons cherché à savoir quel était le public visé, l'assistance, ainsi que l'accueil réservé aux activités culturelles proposées. Ce qui nous a conduite à nous demander comment, progressivement, on est passé de l'idée de rendre la grande culture accessible à un public large à celle que presque toute prestation peut être définie comme un produit culturel destiné à une consommation généralisée. En somme, comment passe-t-on du processus de démocratisation de la culture à celui de démocratie culturelle? Nous nous sommes aussi intéressée aux acteurs du milieu : politiciens, gestionnaires de la culture, mécènes, artistes et créateurs. Ils sont constitués en réseaux sociaux de par leur implication dans le développement de telle ou telle des principales institutions culturelles, et ils contribuent ainsi à rendre la culture accessible. L'Église elle-même a

attiré notre attention. Bien qu'elle perde progressivement de ses moyens d'action et de son insertion dans la société à cause de la sécularisation du Québec pendant la révolution tranquille, elle reste un acteur culturel important, surtout en début de période.

Tout au long de notre étude, nous utiliserons les concepts de démocratisation de la culture, de démocratie culturelle et, pour la fin de la période, celui de culture jeune. Il convient donc d'en donner dès maintenant les définitions appropriées.

2.1. Démocratisation de la culture et démocratie culturelle

Dans *La distinction : critique sociale du jugement*²¹, le sociologue Pierre Bourdieu soutient que la culture des classes dominantes est toujours la culture dominante et que les goûts culturels des élites sont définis comme étant LE goût; en effet, les classes dominantes sont en mesure d'imposer à l'ensemble de la société, comme normes de la culture et du bon goût, ce qui n'est après tout que leurs propres préférences. Les politiques de démocratisation de la culture qu'ont adoptées les États occidentaux à partir des années 1960 sont fondées sur une telle lecture : il s'agit alors pour les États de favoriser, par des mesures appropriées, «l'éducation» culturelle d'un public d'origine plus populaire afin de le «cultiver», c'est-à-dire de l'habiliter à reconnaître à son tour comme Culture ce qui est la culture des classes dominantes.

²¹ Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p.

Comme le dit Guy Bellavance²²: la démocratisation de la culture vise à : « favoriser l'accès à la culture la plus érudite, ou la plus savante, aux membres de groupes sociaux qui en sont pour toutes sortes de raisons différentes éloignés ou exclus»²³. Ce projet, porté dans les années 1950 par des amants de la culture, sera repris dans les années 1960 par les pouvoirs publics.

Après 40 ou 50 ans d'interventionnisme de l'État, les chercheurs se demandent si les politiques de démocratisation de la culture ont réellement atteint leur but. Bourdieu en doutait déjà, au moment même où celles-ci étaient mises en place²⁴. D'autres chercheurs, de plus en plus nombreux, se montrent aussi réservés. Globalement, la tendance serait à évaluer que l'interventionnisme de l'État ainsi que l'implication persévérande de nombreux promoteurs du cinéma d'auteur, de la poésie, de la musique classique ou de toute autre forme de culture cultivée n'ont pas comblé l'écart culturel

²² Guy Bellavance, «Institutions artistiques et système public au Québec, 1960-1980 : des beaux-arts aux arts plastiques, le temps des arts plastiques», dans Marie-Charlotte de Koninck, dir., *Déclips. Arts et société. Le Québec des années 1960 et 1970*, Montréal/Québec, Fides et Musée d'art contemporain/Musée de la civilisation, 1999, pp. 229-247; G. Bellavance, (dir.), *Monde et réseaux de l'art : diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain*, Montréal, Liber, 2000, 307 p.; G. Bellavance, (dir.), *Démocratisation de la culture ou démocratie culturelle ? Deux logiques d'action publique*, Sainte-Foy, les Éditions de l'IQRC, 2000 ; G. Bellavance, «Démocratisation ? Non !», dans *Le Devoir*, 2 et 3 novembre 2002, <http://www.ledevoir.com/2002/11/02/12374.html>. (Page consultée le 14 août 2009); G. Bellavance et Marcel Fournier, «Ratrapage et virages dynamismes culturels et interventions étatiques dans le champ de production des biens culturels», dans Gérard Daigle et Guy Rocher, *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1992, pp. 511-548.

²³ G. Bellavance, (dir.), *Démocratisation de la culture ou démocratie culturelle ? Deux logiques d'action publique*, op. cit., p. 12.

²⁴ Dès 1969, Bourdieu affirme que « la statistique révèle que l'accès aux œuvres culturelles est le privilège de la classe cultivée » (Laurent Fleury, *Sociologie de la culture et des pratiques culturelles*, Paris, A. Colin, 2006, p. 84)

qui existait entre les classes sociales avant tous ces efforts²⁵. Comme l'écrit le sociologue Philippe Coulangeon, « globalement, la consommation des biens et services culturels continue de refléter les caractéristiques de la stratification sociale, et le bilan de la démocratisation de la culture apparaît assez limité»²⁶. Certains imputent l'échec à l'inefficacité des politiques publiques, c'est le cas de Laurent Fleury et de Francine Couture²⁷; d'autres, comme Guy Bellavance et Dominique Schnapper, insistent davantage sur l'insuffisance des mesures prises pour éduquer le goût du public²⁸. Parmi celles-ci, la faiblesse de l'éducation à l'art par l'école, qui rejoint pourtant tous les jeunes, est soulignée par Olivier Donnat²⁹.

Pour autant, à la fin des années 1950 et dans les années 1960, les membres de l'élite professionnelle et cléricale de Trois-Rivières, qui portent le développement culturel de la ville sur leurs épaules et commencent à se faire soutenir par l'État, ne savent pas encore que leur projet de démocratiser ce qu'ils estiment être LA culture, même si ce n'est que leur culture, se heurtera à autant d'obstacles structurels. Ils sont

²⁵ G. Bellavance, «Démocratisation ? Non !», *op. cit.*; P. Bourdieu, *op. cit.* ; Philippe Coulangeon, « « Classes sociales, pratiques culturelles et styles de vie. Le modèle de la distinction est-il (vraiment) obsolète? », *Sociologie et société*, 36, 1, printemps 2004, p. 59-85.; F. Couture, «L'État et l'art contemporain», *op. cit.* ; Olivier Donnat, «La démocratisation à l'heure des bilans : le cas de la France», dans G. Bellavance, *Démocratisation de la culture ou démocratie culturelle? : deux logiques d'action publique*, *op. cit.*, p. 32; L. Fleury, *op. cit.* ; Dominique Schnapper, *Quelques réflexions de profane sur l'État providence culturel*, Paris, Hermès, 1988, n° 20, p. 52. <http://documents.irevues.inist.fr/utilisation.jsp>. (Page consultée le 17 août 2009).

²⁶ P. Coulangeon, *op. cit.*

²⁷ L. Fleury, *op. cit.*; F. Couture, « L'État et l'art contemporain », *op. cit.*

²⁸ G. Bellavance, «Démocratisation ? Non !», *op. cit.* ; D. Schnapper, *op. cit.*, p. 52.

²⁹ O. Donnat, «La démocratisation à l'heure des bilans : le cas de la France», dans Guy Bellavance, *Démocratisation de la culture ou démocratie culturelle? : Deux logiques d'action publique*, *op. cit.*, p. 32.

bien décidés au contraire à faire partager au plus grand nombre de leurs concitoyens ce qui leur donne à eux tant de jouissances esthétiques.

Un autre concept est essentiel pour notre étude, celui de démocratie culturelle. Dominique Schnapper en définit ainsi l'enjeu : « désormais, il ne s'agissait plus seulement d'assurer l'accès de tous aux œuvres de culture — soit d'agir sur la demande — mais aussi et surtout de mener une politique favorisant et encourageant la création — soit d'agir directement sur l'offre des œuvres de culture. À l'égard des artistes, l'État ne se contentait plus de ses fonctions de mécène, de gardien du patrimoine, d'enseignant et de protecteur des professions. Il intervenait en multipliant ses achats et ses commandes, en fournissant emplois, ressources et crédits aux artistes, au-delà de ses besoins en tant que maître d'œuvre du patrimoine public³⁰ ». Comme le mentionne Olivier Donnat, il ne s'agit plus de rendre accessible à tous la culture de l'élite considérée comme la seule culture, mais plutôt de revaloriser la culture populaire « traitée non plus comme une absence de culture, mais comme une modalité spécifique du rapport aux valeurs ayant sa logique et sa validité propre³¹ ». Ainsi, il s'agit de réhabiliter des formes de culture qui sont dévalorisées, notamment tout ce qui est considéré comme culture de masse - le cinéma hollywoodien, la musique populaire, les arts liés au folklore - et tout ce qui

³⁰ D. Schnapper, *op.cit.*, p.53.

³¹ Nathalie Heinich et Jean-Marie Scaffer, *Art, création, fiction : entre philosophie et sociologie*, Nîmes, J. Chambon éditeur, 2004, p. 53.

appartient à la culture des jeunes. Dans cette logique, aucune culture ne doit être considérée plus légitime ou plus importante qu'une autre³².

Les années 1960 sont celles d'un grand effort étatique envers la démocratisation de la culture et d'un soutien public plus affirmé aux promoteurs de la culture cultivée. Cependant, dans la deuxième moitié des années 1960, comme nous le verrons, l'émergence de la culture jeune remet en cause les fondements du mouvement de démocratisation de la culture; désormais, les jeunes veulent voir leurs propres goûts et valeurs reconnus pleinement. Comme le mentionne Guy Bellavance: « ces deux projets, ces deux logiques d'actions, n'ont de cesse en effet de se croiser, de se chevaucher...et de s'emmêler sur le terrain comme dans l'esprit des décideurs et des acteurs³³. » Cette transition, puis cette cohabitation et ce métissage font partie intégrante de notre mémoire.

2.2. La culture jeune : la révolution d'une génération ?

Au début de la Révolution tranquille, les premiers baby-boomers atteignent le secondaire et l'adolescence. Ils s'apprêtent à poursuivre leurs études plus longtemps que leurs parents, ils vivent dans une époque de prospérité, ils sont une génération généralement choyée et que les adultes appartenant aux élites sociales et culturelles

³² Guy Bellavance parle d'une politique de réhabilitation des cultures « populaires » ou « ordinaires », « communautaires » ou minoritaires », sinon même marginales. » (G. Bellavance, (dir.), *Démocratisation de la culture ou démocratie culturelle ?Deux logiques d'action publique*, op. cit, p. 12)

³³ *Ibidem*, p. 13.

souhaitent éduquer à la culture. Plus que jamais, les pensionnats et externats mettront les grandes œuvres du théâtre, de la musique, de la littérature et du cinéma à la portée des jeunes. François Ricard³⁴ appelle ce groupe de baby-boomers « la génération lyrique ». Il s'est interrogé sur tout le côté enthousiaste, festif et bonne fortune de cette génération pour qui semblait s'ouvrir le monde plus qu'à toute autre auparavant. Sans doute, le portrait brossé par Ricard demeure lacunaire, puisqu'il met le faisceau surtout sur la frange la plus active de cette génération, et sur les jeunes qui vivent en milieu urbain. Malgré tout, il rend bien compte d'un certain esprit du temps.

Ces jeunes deviennent adultes vers la fin de la décennie, ils s'épanouissent, profitent de leur poids démographique et réorientent la culture. Une expression apparaît alors : la culture jeune.

Nombreux sont les auteurs à s'être penchés sur cette «génération mythique» - l'expression est du sociologue Jean-Philippe Warren³⁵. Dans l'imaginaire collectif qu'ils ont d'ailleurs contribué fortement à façonner, les baby-boomers passent pour former une génération importante, qui souhaite faire bouger la société et changer le monde. Les enfants sages pour qui leurs parents nourrissaient tant d'ambitions d'accession tranquille aux classes moyennes conformistes sont devenus de jeunes adultes turbulents. Warren aborde d'ailleurs tout le contexte de l'anarchie de l'année 1968. Il propose une réévaluation qu'il souhaite plus objective de ces années, et de leur importance dans la

³⁴ François Ricard, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Boréal, 1992, 282 p.

³⁵ Jean-Philippe Warren, *Une douce anarchie. Les années 68 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008, 314 p.

création du Québec contemporain. Ces années sont caractérisées par l'influence de la contre-culture américaine, de la révolte étudiante présente un peu partout en Occident. Le Québec ne fait pas exception. La révolte est à l'honneur dans les grandes villes du monde; les étudiants revendiquent des droits et prennent position sur des sujets chauds de l'actualité. En même temps, l'art épouse la contestation ambiante : la musique, la chanson, le cinéma, nombreux sont les médiums d'expression de cette culture jeune, qui, de ses foyers américain, français et britannique notamment, se répercute au Québec, où la situation politique et le rêve d'émancipation nationale deviennent également des sources de création culturelle. Également présent à Trois-Rivières, le phénomène de la contre-culture compte parmi les éléments qui favorisent l'émergence de la démocratie culturelle : désormais, les jeunes entendent faire valoir leurs propres goûts et leurs propres choix culturels comme aussi valables que ceux des aînés qui les ont formés à l'école ou ailleurs.

3. SOURCES ET MÉTHODOLOGIE

Au cours de notre recherche, nous avons eu le regret de constater que bien des fonds n'ont pas été constitués ou conservés qui auraient permis d'étudier en profondeur la vie culturelle à Trois-Rivières pendant les années 1960. C'est ainsi que l'insuffisance de sources rend difficile d'écrire une histoire du Centre culturel ou de la Corporation culturelle de Trois-Rivières par exemple. Les archives municipales conservent bien quelques documents, comme les procès-verbaux du conseil municipal, mais rien d'assez substantiel pour brosser un portrait complet du soutien de la Ville à la vie culturelle

trifluvienne au cours des années 1960. Les fonds privés, pour leur part, sont rares et parcellaires. Heureusement, nous avons pu exploiter largement cette source fiable qu'est le quotidien le *Nouvelliste*. Ce journal témoigne assez fidèlement des activités culturelles dans la ville, surtout celles qui intéressent les élites. Il reflète aussi les préoccupations et les projets des groupes sociaux les plus en vue. Il est lui-même un acteur important et susceptible d'influencer la vitalité culturelle du milieu. C'est pourquoi il nous est apparu comme une porte d'entrée privilégiée dans le Trois-Rivières culturel des années 1960.

Nous avons dressé une liste des articles pertinents à partir de l'outil de recherche *Faits saillants en Mauricie*³⁶. Pour les années 1960, nous avons ainsi recueilli environ 1250 articles. Des coups de sonde répétés dans ce corpus nous ont rapidement convaincu de l'ampleur des changements survenus pendant cette décennie. C'est pourquoi nous avons décidé de concentrer notre étude sur ses deux extrémités : les années 1960, 1961 et 1962 d'une part et, de l'autre, les années 1967, 1968 et 1969. Il nous a semblé que cette manière de faire permettrait de mieux mettre en valeur les changements qui affectent la vie culturelle trifluvienne pendant la période.

Nous avons porté une attention particulière à différentes sections du quotidien. Tout d'abord, le courrier des lecteurs. C'est une mine d'information, notamment pour prendre le pouls de l'appréciation que ceux-ci réservent aux activités culturelles. Puis, les éditoriaux : ils reflètent clairement les opinions du journal, et les éditorialistes appartiennent à l'élite culturelle trifluvienne. Mentionnons entre autres Hervé Biron,

³⁶ Réjean Hould, *Faits saillants en Mauricie : 1960-1975. Répertoire des sources journalistiques*. Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, Service des archives, 1977, 276 pages.

Sylvio Saint-Amand et Roland Héroux. Finalement, nous avons dépouillé entièrement les pages culturelles : critiques, chroniques, articles, publicités. Nous avons ciblé les textes de certains chroniqueurs culturels : Gérald Godin, Claire Roy, Jacques Saint-Onge (qui use du pseudonyme Jacques Huray), Pierre L. Desaulniers, Pierre Baril, Normand Lassonde et Jean-Marc Beaudoin. Chacun à sa façon, ces journalistes nous ont permis de pénétrer dans ce que fut, à leurs yeux, la vie culturelle à Trois-Rivières au cours des années 1960. Dans toute cette documentation étaient mentionnés les noms de plusieurs des acteurs : nous y avons été attentive, et par diverses sources complémentaires, nous avons cherché à identifier leurs champs d'action, leur milieu social et leur profession. Cela nous a permis de recréer les réseaux sociaux qui dominent le milieu culturel.

Pour la mise en contexte de l'époque, ainsi que pour comprendre la place de l'État dans le développement culturel, nous avons consulté des documents complémentaires, comme les différents projets de politiques culturelles. Nous pensons par exemple au programme du Parti Libéral de 1956 «*Le Parti Libéral – sa doctrine, ses buts, son programme. Lapalme au pouvoir*³⁷!». Cette brochure fait office de programme politique et offre une rubrique Arts et Sciences, qui indique les intentions du parti en matière de développement culturel. Nous avons aussi pris connaissance de documents tels que «*Pour une Politique, le programme de la Révolution tranquille*³⁸» de

³⁷ Parti Libéral du Québec, *Le Parti Libéral : sa doctrine, ses buts, son programme. Lapalme au Pouvoir!*, Montréal, Organisation Libérale Provinciale, 1956, 11 p.

³⁸ Georges-Emile Lapalme, *Pour une politique : le programme de la Révolution tranquille*, Montréal, VLB éditeur, réédition 1988, 348 p.

Georges-Émile Lapalme ou «*Le livre Blanc du ministère des Affaires culturelles*³⁹» de Pierre Laporte, qui furent tous deux ministres des Affaires culturelles dans les gouvernements de Jean Lesage. Ces deux politiques culturelles, si l'on peut dire, et notamment la seconde, se montrent très attentives à l'action de l'État en matière culturelle et dans la promotion de la langue française.

Les deux prochains chapitres correspondent l'un au début, et l'autre à la fin de la décennie. Dans le chapitre 2, nous verrons comment se concrétise, à Trois-Rivières, cette grande idée de démocratisation de la culture, présente partout en Occident à l'époque. Le chapitre 3 sera l'occasion de saisir l'évolution de cette idée à la fin de la décennie et l'émergence de celle de démocratie culturelle.

³⁹ Pierre Laporte, *Livre blanc du Ministère des Affaires culturelles*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1976, 221 p.

CHAPITRE 2

Pour une démocratisation de la culture cultivée :

Les débuts d'une décennie effervescente (1960-1962)

INTRODUCTION

Au début des années 1960, le milieu culturel trifluvien rassemble surtout des professionnels passés par le collège classique et leurs épouses, des professeurs et quelques artistes, ainsi que les clercs éducateurs et des journalistes du quotidien *Le Nouvelliste*. Cette élite partage une idée assez précise de ce qu'est la culture : la connaissance, la fréquentation et l'appréciation d'œuvres majeures, reconnues, classiques ou d'avant-garde. Son projet peut se résumer ainsi : valoriser la culture cultivée, éduquer le public avant de le divertir, et encourager la population à soutenir la vie culturelle et artistique de Trois-Rivières afin d'aider les promoteurs d'activités à constamment en diversifier l'offre et en améliorer le niveau.

Alors que cela fait déjà plusieurs années que ce petit noyau assez soudé prend en charge l'organisation et la diffusion de la culture cultivée à Trois-Rivières, il réclame et obtient désormais un meilleur soutien financier et moral, tant des gouvernements et de l'administration municipale que des établissements scolaires et des entreprises privées. De nouvelles formations artistiques, d'autres types d'événements et de nouveaux lieux de diffusion sont en train de naître, qui marqueront le début de la décennie. Pour les accueillir convenablement, le milieu culturel entreprend de s'organiser en vue d'obtenir la construction d'un véritable complexe culturel.

C'est tout ce bouillonnement culturel ainsi que ses enjeux qui seront décrits dans ce chapitre. Nous présenterons d'abord les réseaux culturels importants de Trois-Rivières. La bibliothèque municipale obtient enfin la reconnaissance des autorités, un Centre d'Art est ouvert, l'élite met en place une série de mesures pour promouvoir la culture cultivée, et le Séminaire Saint-Joseph propose une rentrée 1962 haute en émotions culturelles. Nous verrons ensuite comment l'élite s'y prend pour élargir l'offre culturelle, éduquer les jeunes, surtout les étudiants, et familiariser les adultes avec ce qu'elle définit comme la culture. Enfin, nous verrons que *Le Nouvelliste* se présente comme un grand défenseur de la vie culturelle et artistique trifluvienne. Ses initiatives sont nombreuses afin de valoriser ce qui est offert. D'un autre côté, ce médium permet de retracer un mécontentement latent par rapport à l'élite culturelle, contestée; et de constater un certain ralentissement de la vitalité artistique vers le milieu des années 1960.

1- AU TOURNANT DES ANNÉES 1960, UN RENOUVEAU CULTUREL

Les années 1950, à Trois-Rivières, ont commencé sur une note déclinante, du moins sous le rapport culturel. Dans son mémoire, Amélie Mainville a bien montré que les conditions qui y avaient assuré depuis les années 1920 le développement de la vie culturelle sont alors en train de disparaître¹. Celui-ci avait reposé entre autres sur l'engagement bénévole d'artistes et d'organisateurs décidés à doter Trois-Rivières d'une

¹ Amélie Mainville, *La Vie musicale à Trois-Rivières, 1920-1960*, M.A. (Études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 2006, p. 20 (publié sous ce titre par les éditions du Septentrion, 2009).

véritable vie artistique ainsi que sur le soutien de la communauté immédiate. Or, ce que cette historienne a constaté pour la vie musicale pourrait, semble-t-il, s'appliquer à d'autres domaines, et notamment au théâtre. À lire *Le Nouvelliste*, on voit bien par exemple qu'une troupe aussi ancienne et aussi reconnue par tous les Trifluviens que Les Compagnons de Notre-Dame, fondée en 1920, en était rendue au début des années 1950 à craindre pour sa survie².

Les années 1950 ont aussi été l'époque où Trois-Rivières ne pouvait encore s'enorgueillir de compter suffisamment de salles de spectacles, halls d'expositions ou autres lieux de diffusion pour les activités culturelles³. Sans doute, la salle publique de l'hôtel de ville ouvrait-elle largement ses portes aux spectacles et le Capitol était-il de loin la salle la plus prestigieuse, la plus belle ... et la plus chère de la ville. Mais artistes et public devaient encore se contenter le plus souvent soit des salles disponibles dans les établissements scolaires (notamment l'auditorium de l'Académie de LaSalle et des locaux au Séminaire Saint-Joseph), soit des cinémas commerciaux, soit de la salle Notre-Dame, dirigée par les franciscains dans la paroisse Notre-Dame-des-Sept-Allégresses. La bibliothèque municipale elle-même, pourtant fondée en 1941, semblait sans domicile fixe tant elle continuait à déménager souvent⁴!

² « La survivance de l'art dramatique ici est intimement liée au sort des Compagnons de Notre-Dame », *Le Nouvelliste*, 15 janv. 1958, p. 18. Voir aussi: Louis-Philippe Poisson, « *Les Compagnons de Notre-Dame : ou 50 ans de théâtre amateur* », Trois-Rivières, Les Éditions Les Nouveaux Compagnons, 1980, 173 p.

³ Les informations de cette section sont tirées de René Hardy et Normand Séguin (dir.), *Histoire de la Mauricie*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2004, p. 1021.

⁴ Les informations sur la bibliothèque proviennent de Pierre Girard, *La Bibliothèque Gatien-Lapointe, 50 ans de présence culturelle, 1946-1996*, Trois-Rivières, Les Éditions de la bibliothèque Gatien-Lapointe, 1996, 99 p.

C'est comme si un plateau avait été atteint.

Dans la deuxième moitié de la décennie et au tout début des années 1960, cependant, les signes se multiplient qui marquent un renouveau de vitalité. La bibliothèque, justement, consolide ses assises. En 1958, le milieu culturel arrive à doter la ville d'un Centre d'Art, voué principalement à la diffusion de tous les types de manifestations artistiques et même à l'enseignement de quelques disciplines. L'Orchestre symphonique de Québec offre régulièrement des concerts à Trois-Rivières à partir de 1960. Cette année là, un ciné-club est fondé au Séminaire Saint-Joseph. Un premier Salon du livre est organisé en 1961. Le Conservatoire de musique du Québec à Trois-Rivières ouvre ses portes en 1964⁵.

C'est qu'un faisceau de circonstances est désormais réuni pour rendre possible ce renouveau : le poids démographique de la première génération du baby-boom, le consensus social autour de l'importance de la culture ainsi que de nouveaux moyens financiers, tout cela explique le redémarrage culturel de Trois-Rivières à la fin des années cinquante et au début de la décennie suivante.

⁵ « Le Centre d'Art Mauricien vient d'être fondé », *Le Nouvelliste*, 30 sept. 1958, p. 10 ; Roland Héroux, « Cette saison se doublera d'une série de matinées. Saison de quatre concerts à Trois-Rivières avec l'OSQ », *ibid.*, 21 sept. 1960, p. 8 ; Le son de cloche de nos lecteurs (chronique), Anne-Marie de Launière-Dufresne, « Echo du premier Salon du livre », *ibid.*, 4 déc. 1961, p. 4 ; Site officiel du Conservatoire de musique de Trois-Rivières : <http://www.conservatoire.gouv.qc.ca/reseau/conservatoire-de-musique/trois-rivieres/le-conservatoire-178/historique-261> (page consultée le 5 juin 2009).

1.1. La relance de la bibliothèque et un premier Salon du livre

Pendant une quinzaine d'années après sa fondation en 1941, et bien qu'elle ait relevé d'abord de la commission scolaire puis carrément de l'administration municipale, la bibliothèque est restée entièrement l'œuvre de bénévoles, membres de diverses associations féminines (Filles d'Isabelle, Cercle Marie-de-l'Incarnation des sœurs Marie Réparatrice, ou encore Cercle Lévesque, une société littéraire féminine), qui se sont unies pour former les Dames de la Société d'encouragement et de protection de la «bibliothèque des enfants». La directrice elle-même, mademoiselle Claire Godbout, fut presque une bénévole. Vivotant dans une grande précarité, contrainte à de fréquents déménagements, il semble parfois que la bibliothèque ait dû alors sa survie principalement à l'intérêt que lui a porté la Société Saint-Jean-Baptiste dès 1944 et à la bienveillance du maire Arthur Rousseau, qui, en 1946, en fit un service municipal et lui obtint un local dans l'hôtel de ville⁶.

Or, à partir de 1957, son avenir paraît enfin mieux assuré. Cette année-là, le conseil municipal embauche en effet un nouveau directeur, Marcel Panneton, et consent à le payer convenablement⁷. Il devient aussitôt un acteur important dans le

⁶ Arthur Rousseau fut officier de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1938-1939 et maire de Trois-Rivières entre 1941 et 1949. Pendant une bonne vingtaine d'années, il s'est fait une responsabilité personnelle de soutenir la bibliothèque. Voir entre autres : « A Droit de Cité. Un reportage télévisé sur la bibliothèque de Trois-Rivières », *Le Nouvelliste*, 9 fév. 1962, 2^e section; et « Inauguration de bibliobus de la bibliothèque de la Mauricie », *ibid.*, 22 août 1962, p. 3

⁷ « La bibliothèque des Aînés avec Marcel Panneton et Françoise Demers », *Le Nouvelliste*, 15 juil. 1958, p. 10. Marcel Panneton s'implique énormément dans la promotion de la bibliothèque: «C'est grâce à son dynamisme, à son travail acharné, et à l'enthousiasme constant de ses collaborateurs que le Service des Bibliothèques de la Mauricie doit son expansion. Toute sa carrière a été consacrée aux problèmes de l'action culturelle et au développement des bibliothèques», dans « L'ami des livres est mon amie et c'est un ami qui me suit depuis l'enfance », *ibid.*, 24 oct. 1967, p. 8x et 9x.

développement et le bon maintien de la bibliothèque. Il commence par mettre sur pied la «bibliothèque des aînés» pour les adolescents; celle-ci trouve son premier gîte dans un local appartenant à Arthur Rousseau, redevenu un simple citoyen et président du comité d'administration des bibliothèques⁸. Par la suite, Marcel Panneton réussit à convaincre l'administration municipale d'investir de manière importante dans la bibliothèque et de l'installer dans des locaux convenables. En 1959, la ville achète donc la bâtie de l'Institut de sécurité pour y installer la section des adultes, tandis que le chanoine Charles-Henri Lapointe offre gracieusement un local dans l'édifice diocésain d'Action catholique pour loger la bibliothèque des aînés. Désormais, Trois-Rivières se distingue au Québec pour le soutien qu'elle accorde à sa bibliothèque et que relaie le gouvernement du Québec car, comme le dit le reporter du *Nouvelliste*, « il faut lutter contre les mauvaises lectures dont les États-Unis nous inondent et favoriser la culture par tous les moyens possibles»⁹.

Encouragé par ces développements, le groupe des dames bénévoles continue à promouvoir le livre. Ce sont en effet des femmes du même réseau, rattachées au comité régional féminin de la Société Saint-Jean-Baptiste, qui mettent sur pied le premier Salon du livre, en 1960.

⁸ F. Demers, « L'histoire de la bibliothèque de Trois-Rivières. But et historique de la Bibliothèque des Aînés », *Le Nouvelliste*, 5 avril 1960, p. 12.

⁹ «Une imposante délégation visite les locaux de la bibliothèque municipale », *Le Nouvelliste*, 12 déc. 1960, p. 2 ; «Bénédiction des locaux de la bibliothèque municipale. La bibliothèque municipale promise à un très bel avenir », *ibid.*, 7 avril 1960, p. 15; «Une politique constante pour les bibliothèques de notre province », *ibid.*, 22 avril 1961, p. 2. Les deux sections seront réunies en 1968 au moment de leur transfert définitif au nouveau Centre culturel.

Une bibliothèque accessible et attrayante et le Salon du livre comptent ainsi parmi les outils principaux de démocratisation de la lecture dont se dote la Ville au tournant de la décennie, grâce à l'implication d'un réseau proche du gouvernement municipal et de la Société Saint-Jean-Baptiste.

1.2. Le Centre d'Art

C'est pour offrir à la culture un lieu de diffusion polyvalent et accessible à la population et un nouveau moyen de s'initier à des œuvres d'art de qualité que le milieu culturel, avec le soutien des principales institutions de la ville, se mobilise et crée le Centre d'Art. Fondé le 30 septembre 1958, celui-ci ouvre officiellement ses portes le 6 octobre 1958 au 1401 de la rue Royale, au centre-ville de Trois-Rivières. Il s'agit d'un lieu phare pour notre étude puisqu'il illustre la prise en charge de la culture cultivée par l'élite. Le *Nouvelliste* participe à cet encouragement : «Nul doute que le Centre d'Art aura du succès, car le public trifluvien est de plus en plus friand de belles choses, et nous avons également appris par sondage journalistique que nos concitoyens se plaignent du peu d'activités artistiques à Trois-Rivières et veulent voir se développer les choses de l'esprit dans leur ville¹⁰. »

Le Centre d'Art constitue un deuxième réseau culturel au tournant des années 1960. Son incorporation, en 1962, confirme et pérennise sa nature et sa mission : «une

¹⁰ «Le Centre d'Art Mauricien vient d'être fondé », *Le Nouvelliste*, 30 sept. 1958, p. 10.

société sans capital-actions groupant les personnes intéressées à aider et à promouvoir l'étude et la pratique des arts, des sciences et des lettres¹¹. » Si l'on en croit maître André Bureau, son président, le Centre d'Art est à la disposition de tous les groupements artistiques de la ville, pour coordonner le travail qui se fait dans des domaines aussi variés que la musique, la peinture, le ballet ou le théâtre : « il semble qu'enfin on ait pu unir la plupart des mouvements trifluviens qui s'occupent de spectacles, de concerts, d'expositions et qu'on réussira à créer à Trois-Rivières un climat artistique beaucoup plus intéressant qu'auparavant. Il ne reste plus qu'à trouver un toit permanent où nos artistes se donneront rendez-vous¹² », et notamment les jeunes talents que le Centre d'Art se donne la responsabilité de former et de mettre en valeur¹³. Au début des années 1960, *Le Nouvelliste* transmet régulièrement le message des dirigeants selon lequel tous ceux qui s'intéressent à l'art sont les bienvenus au Centre d'Art.

La corporation du Centre d'Art réunit vingt-trois personnes¹⁴. La plupart sont des piliers du monde culturel de l'époque. Pensons par exemple à Anaïs Allard-Rousseau, cofondatrice en 1949¹⁵ des Jeunesses musicales du Canada et animatrice de l'Institut de

¹¹ « Le Centre d'Art constitué en corporation », *Le Nouvelliste*, 9 mai 1962, p. 2.

¹² J. Saint-Onge, « L'organisme est légalement constitué. Crédit d'un secrétariat au Centre d'Art de Trois-Rivières », *Le Nouvelliste*, 5 fév. 1962, 2^e section.

¹³ « Buffet-concert bien réussi », *Le Nouvelliste*, 26 mars 1962, p. 12; Jacques Huray, « Musique et Spectacle » (Chronique hebdomadaire), « Manifestations estivales », *ibid.*, 23 juil. 1960, p. 8.

¹⁴ Il s'agit d'Anaïs Allard-Rousseau, Jean-Jacques Ayotte, Pierre Beaudoin, Philippe Bellefeuille, Denis Brassard, André Bureau, Paul Cabana, Roger Deshaies, Maurice Duval, Jacques Hébert, François Lajoie, Gilles Lamer, Raymond Lasnier, Dominique Lesieur, Clément Marchand, André Marchand, André Martel, Louise Moreau, Guy Piché, Aline Piché-Whissel, Ema Proschek, Emile Tellier, Roger Villemure. À ce sujet, voir : « Le Centre d'Art constitué en corporation », *Le Nouvelliste*, 5 sept. 1962, p. 2.

¹⁵ <http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=Q1SEC869048> (page consultée le 15 juin 2009)

culture populaire; à Raymond Lasnier, Gilles Lamer et Guy Piché, à l'origine qui d'une école de peinture, qui d'une autre de peinture et de modelage ou d'une école de chant; à André Marchand, membre de la société d'histoire Pierre-Boucher, cofondateur du ciné-club Georges-Méliès (avec André Bureau) et membre du comité trifluvien de l'Orchestre symphonique de Québec, trois institutions liées au Centre d'Art; à Ema Proschek, dont l'école de ballet se joint au Centre d'Art, tout comme le Club de danse folklorique des nations dont elle est responsable; ou encore à Aline Piché-Whissel, dont l'école de dessin pour enfants se joint au Centre d'Art en 1962-1963¹⁶.

Dans un autre ordre d'idée, c'est par le biais du Centre d'Art que le conseil municipal prend enfin une réelle conscience de son rôle dans le développement culturel de la ville. Une implication que les organismes culturels ont depuis longtemps commencé à réclamer, eux qui sont confrontés à des problèmes financiers ou de logement qui s'accentuent. Il apparaît de plus en plus nettement que le conseil municipal ne peut plus se contenter de subventionner de manière discrétionnaire les fanfares¹⁷ ou les Compagnons de Notre-Dame¹⁸. De même qu'il a commencé à soutenir davantage la bibliothèque municipale¹⁹, il s'intéresse aussi de près au Centre d'Art, suivant en cela la

¹⁶ Pour des références sur les associations et leurs responsables, voir entre autre Pierre Chaput, *Le centre culturel de Trois-Rivières, 1968-1993, 25 ans déjà*. Service des Affaires culturelles de la ville de Trois-Rivières, en collaboration avec les productions Specta Inc., 1993 p. 12 ; Publicité, « Centre d'art de Trois-Rivières, Saison 1962-63 », *Le Nouvelliste*, 22 sept. 1962, p. 16.

¹⁷ « L'Union musicale et la Philharmonie de la Salle. La fusion des deux fanfares se réaliserait dès demain », *Le Nouvelliste*, 20 mai 1961, p. 17; « Les deux fanfares trifluviennes forment un comité provisoire », *ibid.*, 22 mai 1961, p. 10; « Le Conseil achètera-t-il des uniformes aux fanfares? », *ibid.*, 21 juil. 1961, p. 7.

¹⁸ « La survie de l'art dramatique ici est intimement liée au sort des Compagnons de Notre-Dame », *Le Nouvelliste*, 15 janv. 1958, p. 18.

¹⁹ P. Girard, *op. cit.*, p. 37.

tendance des autres paliers de gouvernement. Deux acteurs sont grandement impliqués dans le domaine culturel. Le maire Joseph-Arthur Mongrain et l'échevin Louis Allyson.

En janvier 1961, le maire Mongrain propose d'aider tous ceux qui s'adonnent aux arts : « La Ville devrait acquérir le temple protestant Saint-Andrews de la rue Hart pour le consacrer aux choses de l'art²⁰. » Il propose en outre d'aménager une salle de concerts sur les terrains de l'exposition. En février 1961, il fait la promesse « que la Ville aidera tous les mouvements artistiques dans la mesure du possible, et en tenant compte des possibilités budgétaires²¹. » Enfin, le maire manifeste aussi son intérêt pour la culture en étant présent à de nombreux évènements culturels de la ville²².

Quant à Louis Allyson, échevin entre 1958 et 1962,²³ Pierre Chaput le qualifie de «champion de la cause des arts»²⁴. Rêvant depuis longtemps d'un centre civique et d'une salle de spectacle pour Trois-Rivières²⁵, il est favorable, en 1961, à la transformation de l'usine de filtration en Centre d'Art (ce qui ne se réalisera pas) et

²⁰ P. Chaput, *op. cit.*, p. 11.

²¹ «Une suggestion des Compagnons de Notre-Dame. Un troisième projet de Centre d'Art », *Le Nouvelliste*, 6 fév. 1961, p. 16.

²² Il est présent lors de la signature du livre d'or de la ville pour le trentième anniversaire de la troupe des Compagnons de Notre-Dame, voir : « Une suggestion des Compagnons de Notre-Dame. Un troisième projet de Centre d'Art », *le Nouvelliste*, 6 fev. 1961, p. 16. Il est présent pour l'exposition du peintre Jacques Jourdain, voir : Pierre-L. Desaulniers, « Jacques Jourdain : une découverte parmi les peintres trifluviens », *ibid.*, 10 avril 1961, p. 9 ; Il est présent lors de l'inauguration du Centre universitaire mauricien, voir : « Création du Centre Universitaire Mauricien. La nouvelle institution s'installe dans une aile de l'École des Métiers », *ibid.*, 9 sept. 1961, p. 3.

²³ Il est échevin jusqu'à son décès le 8 mai 1962.

²⁴ P. Chaput, *op. cit.*, p. 10.

²⁵ Claude Héroux, «Réception à l'hôtel de ville pour les 15 ans du Richelieu », *Le Nouvelliste*, 18 nov. 1961, p. 3.

prend en considération la proximité de la bibliothèque municipale²⁶. Puis, il travaille bénévolement pour la Commission du centenaire de la Confédération, chargée d'étudier les propositions qui viseront à commémorer l'évènement à Trois-Rivières. Cette Commission recommandera la construction d'un Centre culturel, qui sera inauguré en 1967²⁷.

Nous pouvons conclure cette section en citant le journaliste Claude Héroux en 1961 : «Le premier magistrat de la cité de Lavoie a dit que le conseil municipal ressentait un certain remords de conscience n'ayant pas doté notre ville d'un centre civique²⁸. » C'est donc dire que la municipalité commence à prendre conscience du rôle qu'elle a à jouer dans le développement artistique de la ville.

1.2. Des réseaux culturels enchevêtrés et élitistes

La plupart des signataires de la corporation du Centre d'Art sont actifs dans différents organismes à caractère culturel. André Marchand, professeur de littérature française, par exemple, est membre de la Société d'histoire Pierre-Boucher²⁹, président

²⁶ Paul-Émile Guy, «Si le projet est réalisable. L'échevin Allyson favorise l'aménagement de l'usine de filtration en Centre d'Art », *Le Nouvelliste*, 21 janv. 1961, p. 3.

²⁷P. Chaput, *op. cit.*, p. 14.

²⁸ Claude Héroux, «Réception à l'hôtel de ville pour les 15 ans du Richelieu », *Le Nouvelliste*, 18 nov. 1961, p. 3.

²⁹ «La société d'histoire Pierre-Boucher », *Le Nouvelliste*, 22 oct. 1960, p. 8.

du comité diocésain de cinéma³⁰, membre du comité trifluvien de l'Orchestre symphonique de Québec³¹. Il se fait aussi critique d'un concert de cet orchestre dans les pages d'opinion du *Nouvelliste*³². L'avocat André Bureau, pour sa part, préside le Comité diocésain de radio-télévision³³ et le Centre d'Art lui-même³⁴. Fréquemment présent à titre d'invité d'honneur lors d'événements artistiques³⁵, il fait partie des experts consultés lors de la création d'un Conseil des Arts de la Province³⁶ et de la Commission du centenaire de la Confédération³⁷, dont on vient de dire qu'elle proposera au gouvernement fédéral de doter Trois-Rivières d'un centre culturel en cadeau du centenaire. Marchand et Bureau ont fondé en 1960 le ciné-club Georges-Méliès, qui présente des films de répertoire au Séminaire Saint-Joseph, s'incorpore au Centre d'Art et remporte beaucoup de succès auprès de l'intelligentsia trifluvienne³⁸.

³⁰ Gilles Carpentier, «M. Pierre Patry au comité diocésain du cinéma. Le cinéma, synthèse de tous les arts», *Le Nouvelliste*, 23 mars 1961, p. 22; «Mlle Gisèle Montbriand préside. Des dirigeants de ciné-club tiennent une séance d'étude », *Le Nouvelliste*, 6 mars 1962, p. 5.

³¹ Publicité, « Centre d'Art de Trois-Rivières. Saison 1962-1963 », *Le Nouvelliste*, 22 sept. 1962, p. 16.

³² « Le son de cloche de nos lecteurs », André Marchand, «Les matinées symphoniques », *Le Nouvelliste*, 14 déc. 1961, p. 4 et 39.

³³ « Me André Bureau président. Formation d'un comité diocésain de Radio-Télévision à Trois-Rivières », *Le Nouvelliste*, 22 nov. 1960, p. 10.

³⁴ « La représentation régionale au Conseil des Arts. Quelques opinions en rapport avec la déclaration de l'hon. Georges Lapalme », *Le Nouvelliste*, 18 déc. 1961, p. 12.

³⁵ «Buffet concert bien réussi» *Le Nouvelliste*, 26 mars 1962, p.12.

³⁶ J. Saint-Onge, «L'Organisme est légalement constitué. Créeation d'un secrétariat au Centre d'Art de Trois-Rivières », *Le Nouvelliste*, 5 fev. 1962, 2^e section.

³⁷ P. Chaput, *op. cit.*, p. 12a.

³⁸ «Grâce au Ciné-club Georges-Méliès, des films de grande valeur peuvent être présentés à Trois-Rivières. Il n'était que trop temps ! », dans « Au Ciné-club Georges-Méliès. Pour la première fois ici, un film d'Ingmar Berman », *Le Nouvelliste*, 11 déc. 1961, p. 12.

Parmi tous les signataires de la corporation du Centre d'Art, Anaïs Allard-Rousseau se distingue. Établie à Trois-Rivières en 1926, épouse d'Arthur Rousseau, madame Allard-Rousseau est considérée comme «un peu la mère du Trois-Rivières artistique³⁹ ». Elle invite des professeurs de chant, de ballet et d'instruments à corde à se produire dans la ville. Elle a fondé en 1942 une société de concerts, *Les Rendez-vous culturels*, ainsi que des matinées musicales pour les jeunes sous le nom de *Club André-Mathieu*. Co-fondatrice des *Jeunesses Musicales du Canada*, elle joue un rôle actif dans la fondation du Conservatoire de musique de Trois-Rivières en 1964. Au début des années 1960, elle enseigne l'initiation à la musique et aux beaux-arts à l'École normale du Christ-Roi, au Centre d'études universitaires et à l'École normale Maurice L. Duplessis. Son parcours fait d'elle une des membres de l'élite trifluvienne à avoir le plus contribué au développement de la culture⁴⁰.

Autour d'Anaïs Allard-Rousseau gravitent de nombreux musiciens associés aux JMC. Par exemple, le pianiste, organisateur de concerts et professeur Czeslaw Kaczynski, d'origine polonaise, futur directeur du Conservatoire de musique du Québec à Trois-Rivières⁴¹. Ou encore l'abbé Léo Cloutier, qui dirige une audition de disques au Séminaire Saint-Joseph pour les membres des JMC⁴². Madame Jean-Louis Caron jr,

³⁹ Gérald Godin, «Exposition Gilles Lamer au Centre d'Art Mauricien. Où les bonnes intentions ne sont pas suffisantes », *Le Nouvelliste*, 3 juin 1961, p. 5.

⁴⁰ Nous avons retrouvé sa trace dans 26 articles du *Nouvelliste* entre 1958 et 1969. Cette biographie de madame Anaïs Allard-Rousseau est librement inspirée de celle que l'on retrouve dans P. Chaput, *op. cit.*, pp. 51 à 54.

⁴¹ Michelle Roy, « Activités d'été 1960. Série de cours et de récital des vedettes internationales au Centre d'art Mauricien », *Le Nouvelliste*, 11 juil. 1960, p. 11 ; « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « Czeslaw Kaczynski et les JMC », *ibid.*, 10 déc. 1963, p. 8.

⁴² « Initiatives des JMC. Première de six auditions de disques », *Le Nouvelliste*, 13 nov. 1963, p. 8.

dont le mari est architecte, est présidente locale des JMC en 1960⁴³. Le docteur Jean Lefebvre préside en 1963 le comité organisateur du premier festival-concours JMC en Mauricie⁴⁴. Guy Matteau, pharmacien, en est alors le secrétaire⁴⁵. Ce sont donc les membres d'une certaine élite socioprofessionnelle qui se charge de l'organisation des Jeunesses Musicales du Canada à Trois-Rivières, dans le but de diffuser la musique classique auprès de leurs jeunes concitoyens.

L'organisation des concerts de l'Orchestre symphonique de Québec relève d'autres Trifluviens appartenant au même milieu. Le maire Gérard Dufresne est président d'honneur du dernier concert de la saison de 1963 que donne cet orchestre au Capitol de Trois-Rivières⁴⁶. Le docteur Philippe Bellefeuille et l'avocat François Lajoie, qui sont tous deux signataires du document d'incorporation du Centre d'Art en 1962, seront respectivement membre du comité responsable des concerts de l'OSQ en 1967 et président, l'année suivante, de son comité trifluvien⁴⁷.

⁴³ «La saison s'ouvre dans trois semaines. Opéras-bouffes, orchestres de chambre, pianiste et saxophoniste au programme des JMC », *Le Nouvelliste*, 22 sept. 1960, p. 6.

⁴⁴ « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), *Le Nouvelliste*, 15 fév. 1963, p. 8.

⁴⁵ « Le Dr Leblanc élu président régional au festival concours JMC », *Le Nouvelliste*, 30 nov. 1962, p. 6.

⁴⁶ J. Saint-Onge, « Au dernier concert symphonique de l'année. Un programme varié et intéressant », *Le Nouvelliste*, 20 nov. 1963, p. 29.

⁴⁷ Claude- J. Marier, « Le soprano Yolande Dulude et le ténor Pierre Duval inaugureront la 8^e saison de l'Orchestre Symphonique », *Le Nouvelliste*, 20 oct. 1967, p. 11.; Jean-Marc Beaudoin, « À Trois-Rivières. Une neuvième saison pour l'OSQ », *ibid.*, 23 oct. 1968, p. 10 ; J.-M. Beaudoin, « Ce soir au Capitol. Concert de l'OSQ », *ibid.*, 10 déc. 1968, p. 12 ; J.-M. Beaudoin, « Dirigé par le Dr Wilfrid Pelletier. Autre concert de qualité de l'OSQ », *ibid.*, p.10.

C'est ainsi que nous remarquons la prédominance de l'élite trifluvienne dans la diffusion de culture classique. La musique est d'ailleurs au cœur des actions de cette élite, qui souhaite rendre les grandes œuvres accessibles à la population, et particulièrement aux jeunes d'âge scolaire. L'élite ne saurait par contre réussir sans l'aide et le dévouement des hommes et des femmes d'Église, qui dirigent les différents lieux scolaires de la ville.

1.4. L'Église et le Séminaire Saint-Joseph : la rentrée de 1962

Au tournant des années 1960, l'Église et l'élite travaillent de pair afin d'offrir une vie artistique de qualité à la population et ainsi contribuer à l'élévation culturelle des Trifluviens. Des clercs professeurs s'impliquent dans la diffusion culturelle, ce qu'ils peuvent faire d'autant mieux qu'ils ont un contact direct avec les jeunes et disposent de locaux où diffuser la culture.

Le Séminaire Saint-Joseph est un exemple. Comme le révèle *Le Nouvelliste*, l'enseignement qui y est dispensé prend alors une tangente vers les arts. Gérald Godin avance même l'idée que le Séminaire est en passe de devenir le temple de l'art dans la région. Dans ce contexte, l'an deux du centenaire de l'institution en 1962 est l'occasion d'innover.

En ce qui a trait aux arts plastiques, «de matières parascolaires, ils sont devenus matières scolaires. On a démystifié la peinture et la sculpture. On les a mis sur le même

pied que le latin et les mathématiques»⁴⁸. Tout le concept d'éducation est présent : «Apprécier une toile abstraite n'est pas une question de goût, mais de culture et d'information⁴⁹.» Afin de parfaire leurs connaissances dans le domaine des arts plastiques, les étudiants du Séminaire peuvent fréquenter depuis 1956 le studio Fra Angelico, fondé par l'abbé Lévis Martin. Les cours sont donnés les jeudis et les samedis soirs, toujours par l'abbé Martin, assisté du sculpteur Léo Arbour et du peintre Gilles Lamer. Grâce à toutes ces améliorations, il semble que «la section des arts plastiques est ainsi une des plus actives au Séminaire»⁵⁰.

«Le cinéma est aussi entré au Séminaire par la grande porte⁵¹.» En effet, l'institution est véritablement un chef de file dans la région en cette matière. D'abord par son équipement qui est «probablement le meilleur des institutions de haut savoir de la Province». Et aussi à cause de sa bibliothèque : «un rayon y a été réservé spécialement aux ouvrages et aux revues consacrés au cinéma. Les étudiants ont à leur disposition plus de 100 volumes sur le langage cinématographique et sur les œuvres de grands cinéastes ainsi qu'une vingtaine de revues spécialisées⁵².»

⁴⁸ Gérald Godin, «Le théâtre : des classiques à l'avant-garde», *Le Nouvelliste*, 17 sept. 1962, p. 8.

⁴⁹ Gérald Godin, «Cinéma, théâtre, musique et arts plastiques en vedette. Au Séminaire St-Joseph : place aux arts!», *Le Nouvelliste*, 17 sept. 1962, p. 8.

⁵⁰ Gérald Godin, «Avec l'abbé Lévis Martin. Vogue des arts plastiques au Séminaire», *Le Nouvelliste*, 19 sept. 1962, p. 20.

⁵¹ Gérald Godin, «Cinéma, théâtre, musique et arts plastiques en vedette. Au Séminaire St-Joseph : place aux arts!», *Le Nouvelliste*, 17 sept. 1962, p. 8.

⁵² Cette citation et la précédente dans Gérald Godin, «M. l'abbé Léo Cloutier et l'enseignement classique. Le cinéma devrait avoir sa place à côté de la littérature », *Le Nouvelliste*, 20 sept. 1962, p. 16.

C'est l'abbé Léo Cloutier⁵³ qui s'occupe de cinéma au Séminaire Saint-Joseph. Il fonde un ciné-club en décembre 1959, ce qui donnera naissance au Ciné-campus en 1968⁵⁴. Il est également aumônier du Comité diocésain du cinéma⁵⁵, dirige le ciné-club Eistein au Séminaire⁵⁶ et sera membre du Comité du cinéma à la Commission municipale du Centre culturel en 1969⁵⁷. Outre son implication dans le domaine du cinéma, l'abbé Cloutier est chargé d'un cours d'initiation de la musique, organiste au séminaire et vice-président des Jeunesses Musicales du Canada à Trois-Rivières. Il donne des conférences sur la musique au Pavillon Saint-Arnaud⁵⁸.

Quant à l'abbé Claude Thompson⁵⁹, fils de J-Antonio Thompson, le grand maître de la musique à Trois-Rivières, il est directeur de la chorale du Séminaire et directeur des Petits Chanteurs de Trois-Rivières depuis 1955⁶⁰. Il insiste sur l'importance à donner de l'éducation musicale dans les écoles⁶¹.

⁵³ Pour de plus amples renseignements sur l'abbé Cloutier : Daniel Robert, « La vie culturelle trifluvienne », dans *Patrimoine trifluvien* (bulletin annuel d'histoire de la Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières), n° 10, août 2000, p. 30.

⁵⁴ Le Ciné-Campus a célébré son 40^e anniversaire en 2008. La salle de projection du Séminaire porte le nom de salle Léo-Cloutier.

⁵⁵ Gilles Carpentier, « M. Pierre Patry au comité diocésain du cinéma. Le cinéma, synthèse de tous les arts », *Le Nouvelliste*, 23 mars 1961, p. 22.

⁵⁶ Roland Héroux, « De l'image au son » (chronique hebdomadaire), « Ciné-club des éducateurs », *le Nouvelliste*, 16 décembre 1963, p. 10.

⁵⁷P. Chaput, *op. cit.*, p. 30.

⁵⁸ « Deuxième audition sur Beethoven », *Le Nouvelliste*, 5 déc. 1961, p. 12; « L'abbé Léo Cloutier commenterà ces cinq soirées musicales », *ibid.*, 20 fév. 1962, p. 12.

⁵⁹ Pour de plus amples renseignements sur l'abbé Thompson : Daniel Robert, « Le patrimoine religieux de Trois-Rivières », dans *Patrimoine trifluvien*, n° 8, juin 1998, p. 8 et 10. *Id.*, « La vie culturelle trifluvienne », dans *Patrimoine trifluvien*, n° 10, août 2000, p. 31.

⁶⁰ À ce sujet, voir : <http://www.pctr.qc.ca/pctr-histoire.htm> (page consultée le 23 juin 2009).

Enfin, l'abbé Jean-Marc Denommé est l'animateur des activités reliées au théâtre, qui «occupera enfin sa vraie place dans l'éducation classique»⁶². Il s'implique aussi dans l'ACTA (Association canadienne du théâtre amateur) en tant que représentant du Séminaire⁶³.

Outre le Séminaire Saint-Joseph, les autres institutions scolaires de la ville prennent une tangente vers l'éducation à la culture de la population étudiante de Trois-Rivières.

2. ÉLARGIR L'OFFRE CULTURELLE, L'OUVRIR À DE NOUVEAUX PUBLICS

2.1. Viser les jeunes

Au début des années 1960, les enfants de la première génération du baby-boom sont maintenant entrés ou s'apprêtent à entrer au secondaire ; toute la société n'en a que pour eux. On veut qu'ils bénéficient d'une scolarité adaptée aux exigences de l'époque

Plus tard, il fondera l'École des Petits Chanteurs de Trois-Rivières, en collaboration avec la commission scolaire de Trois-Rivières.

⁶¹ Gérald Godin, «L'abbé Claude Thompson au Séminaire. Les mouvements de jeunesse vont sauver la musique et les activités culturelles.», 18 sept. 1962, *Le Nouvelliste*, p.12.

⁶² Gérald Godin, «Le théâtre : des classiques à l'avant-garde», *Le Nouvelliste*, 17 sept. 1962, p. 8.

⁶³ « Pour entrer au royaume du théâtre. Soyez semblables à des enfants », *Le Nouvelliste*, 25 mars 1963, p. 6.

et d'un niveau de culture plus élevé que celui qu'ont atteint la majorité de leurs parents. Bientôt, la Commission royale d'enquête sur l'enseignement (le Rapport Parent – 1963) se penchera sur l'ensemble du système d'éducation au Québec, et n'oubliera pas de se prononcer aussi sur l'enseignement des arts. Si les écoles publiques ont commencé à faire une place à l'éducation par les arts, les établissements privés, encore presque tous religieux, ont toujours tenu à se distinguer de cette façon. À Trois-Rivières, par exemple, au Pensionnat et au Collège Marie-de-l'Incarnation, les ursulines dispensent depuis longtemps un enseignement très poussé de la musique⁶⁴. Nous pouvons aussi mentionner le Collège Séraphique ou Séminaire Saint-Antoine, qui par le biais des Rendez-vous culturels⁶⁵ et de la Revue Parlée⁶⁶, offre des conférences de qualité au public. Au tournant des années 1960, un nouvel effort est consenti dans plusieurs maisons d'éducation trifluviennes du côté de l'offre de cours et d'activités parascolaires dans différentes disciplines artistiques. *Le Nouvelliste* ne permet pas d'en obtenir une idée d'ensemble mais il témoigne très bien de l'approfondissement artistique que tient désormais à favoriser le Séminaire Saint-Joseph. Nous pouvons manifestement penser à la rentrée de 1962 telle que décrite précédemment.

Parallèlement à cet effort scolaire, d'autres petites écoles privées, groupements et institutions nourrissent aussi une ambition renouvelée d'élever la jeunesse à la culture. Initier les enfants au monde des arts et faire découvrir aux adolescents la musique et la lecture, voilà ce que se proposent quelques professeurs d'art, tout comme les animateurs

⁶⁴ Thérèse Germain, o.s.u., *Les Ursulines de Trois-Rivières : musique et musiciennes*, Québec, Anne Sigier, 2002, 182 p.

⁶⁵ Roland Héroux, De l'image au son (chronique hebdomadaire), *Le Nouvelliste*, 30 déc. 1963, p. 12.

⁶⁶ Jacques Huray, Musique et spectacles (chronique hebdomadaire), *Le Nouvelliste*, 12 nov. 1960, p. 11.

de l'Œuvre des terrains de jeux (OTJ), ceux de l'Orchestre symphonique de Québec (OSQ) à Trois-Rivières ou des Jeunesses musicales (JMC), ainsi que les fondateurs du club Amitiés-rencontres de la Bibliothèque municipale.

Nos sources nous permettent par exemple de remarquer diverses initiatives personnelles, certaines établies de longue date, d'autres plus nouvelles, qui se croisent au tournant des années 1960. Un musicien chevronné comme J.-Antonio Thompson, par exemple, dispense encore régulièrement à la salle Notre-Dame des cours de musique subventionnés par le ministère de la Jeunesse⁶⁷; son fils, l'abbé Claude Thompson, dirige depuis quelque temps la chorale des Petits Chanteurs. La peintre Aline Piché-Whissel ou la danseuse Emma Proscheck ont fondé plus récemment une école de dessin et une autre de danse qu'intégrera le Centre d'Art.

De son côté, l'Œuvre des terrains de jeux est en voie de se laïciser complètement⁶⁸. Fondée par l'Église en 1929, elle est un des piliers de ce qui est devenu la Confédération des loisirs du Québec ; à Trois-Rivières, où elle est présente depuis 1938 et a été si longtemps associée à l'abbé puis monseigneur François-Xavier Saint-Arnaud, son directeur est désormais un laïc, monsieur Pierre Rousseau, qui poursuit dans la tradition de vouloir offrir à la jeunesse, particulièrement à celle qui est moins favorisée, des loisirs «sains» et variés, sportifs mais aussi intellectuels et artistiques par

⁶⁷ « Salle Notre-Dame. Cours gratuits de culture musicale », *Le Nouvelliste*, 3 oct. 1960, p. 10 ; « Les cours gratuits de solfège ouvert à tous – M. Thompson », *ibid.*, 10 oct. 1961, p. 14.

⁶⁸ Pour des références concernant le loisir clérical au Québec voir : Roger Levasseur, *Loisir et culture au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, 187 p. ; Michel Bellefleur, *L'évolution du loisir au Québec : essai socio-historique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, 412 p.

la pratique de l'art dramatique, du chant, de la danse et des arts plastiques⁶⁹. L'OTJ élargit même ses ambitions et s'adresse désormais aux «enfants, jeunes gens, jeunes filles et adultes», c'est-à-dire finalement à toute la population⁷⁰.

L'Orchestre symphonique de Québec, qui se produit pour la première fois à Trois-Rivières en 1960, au théâtre *Le Capitol*, est un autre de ces groupements qui cherchent à rejoindre tout le monde, mais plus particulièrement la jeunesse, afin de la familiariser avec les grandes œuvres de la musique classique⁷¹. Les concerts en matinée sont destinés principalement aux élèves et étudiants. Le commentaire d'un éditorialiste du *Nouvelliste*, qui voudrait que soit rendue obligatoire l'assistance à ces concerts et que la musique devienne une matière du programme scolaire «comme dans d'autres pays», illustre bien ce que nous cherchons à mettre en valeur ici, à savoir un certain consensus des élites autour de la nécessité de former la jeunesse à la culture⁷². On en a un autre signe dans l'activité que déploie sans relâche, depuis le début des années 1950, la trifluvienne Anaïs Allard-Rousseau, cofondatrice des Jeunesses musicales du Canada⁷³. Au début des années 1960, après dix ou douze années d'activités, les JMC sont désormais bien connues du public trifluvien et notamment «de tous les mélomanes de

⁶⁹ « M. Pierre Rousseau au Club Richelieu. Préparez la structure de la cité de demain en organisant les loisirs de la jeunesse », *Le Nouvelliste*, 5 juil. 1961, p. 2.

⁷⁰ Éditorial, «L'Œuvre des Terrains de Jeux procure des loisirs à toute la population », *Le Nouvelliste*, 1^{er} févr. 1962, p. 4.

⁷¹ R. Héroux, «M. Wilfrid Pelletier expose les buts de l'OSQ. «Nous voulons apporter à tous, mais surtout à la jeunesse, le message de la musique », *Le Nouvelliste*, 24 sept. 1960, p. 14.

⁷² Éditorial, « Notre prochaine saison symphonique », *Le Nouvelliste*, 15 sept. 1962, p. 4.

⁷³ Pour en savoir davantage sur l'histoire des Jeunesses Musicales du Canada, voir : Gilles Lefebvre, «Terre des jeunes : le premier demi-siècle des Jeunesses musicale du Canada et du Centre d'Arts Orford», Saint-Laurent, Fides, 1999, 282 p.

moins de 30 ans» qui ont accès grâce à elles non seulement à de jeunes musiciens de talent mais également à des artistes professionnels, et qui se familiarisent ainsi avec divers genres de musique classique et quelques-unes des formations qui les défendent⁷⁴.

Cette volonté d'éducation culturelle de la jeunesse, le club Amitiés-Rencontres la partage à sa façon depuis sa fondation en 1957 par le directeur de la Bibliothèque municipale, monsieur Marcel Panneton, et par le chanoine Charles-Henri Lapointe⁷⁵. Lié à la bibliothèque des aînés (entendus au sens d'adolescents), le club «accueille des conférenciers, prépare des débats, donne des spectacles de marionnettes ou des ciné-clubs, des danses folkloriques, des auditions musicales, des soirées de variétés. [...] Les membres présentent des causeries, des récits de voyage, ou montent des pièces de théâtre et préparent tous les ans le kiosque pour l'exposition régionale⁷⁶.»

Les quelques exemples apportés dans cette section ne visent pas à donner une idée exhaustive de l'ensemble des activités culturelles proposées à la jeunesse trifluvienne au début des années 1960, mais simplement à démontrer que les principales institutions culturelles de la ville se donnent alors le mandat de familiariser plus systématiquement les jeunes avec les différentes formes de la culture cultivée, qu'on les

⁷⁴ «Ouverture de saison au Séminaire. «Pirouette» et «une mesure de silence», chez les JMC ce soir », *Le Nouvelliste*, 13 oct. 1960, p. 18; J. Saint-Onge, «La saison s'ouvre dans trois semaines. Opéras-bouffes, orchestres de chambre, pianiste et saxophoniste au programme des JMC », *ibid.*, 22 sept. 1960, p. 6; «Clôture d'une saison bien remplie. L'orchestre de chambre Paul Kuentz de Paris chez les JMC », *ibid.*, 16 mars 1961, p. 21.

⁷⁵ Pour de plus amples renseignements sur la bibliothèque de Trois-Rivières, voir entre autre, P. Girard, *op. cit.*; Daniel Robert, *op. cit.*, août 2000, p. 18-19.

⁷⁶ F. Demers, «L'histoire de la bibliothèque de Trois-Rivières. But et historique de la bibliothèque des Aînés », *Le Nouvelliste*, 5 avril 1960, p. 12.

invite non seulement à fréquenter mais même à pratiquer. Évidemment, l'effort des élites culturelles ne se limite pas à eux, on a déjà eu l'occasion de l'évoquer. C'est en effet le niveau culturel de l'ensemble des citoyens que celles-ci cherchent à hausser, en ces années où démocratisation de la culture signifie clairement, dans leur esprit, accès généralisé à des productions culturelles de qualité.

2.2. Familiariser les adultes à la culture cultivée

Au début des années 1960, la population trifluvienne est en grande partie ouvrière. Un des moyens d'encourager la fréquentation d'œuvres de la culture cultivée est de les présenter dans les quartiers, c'est-à-dire dans les salles paroissiales, les sous-sols d'églises et d'autres lieux communautaires. Depuis 1929, la salle Notre-Dame, dirigée par les franciscains de la paroisse Notre-Dame-des-Sept-Allégresses, est l'un de ces hauts lieux culturels paroissiaux. C'est là que se produisent les Compagnons de Notre-Dame⁷⁷, une troupe créée en 1920 et qui joue depuis ce temps un rôle important dans la diffusion du théâtre à Trois-Rivières; là aussi, on l'a dit, que J.-Antonio Thompson dispense des cours de musique. En 1961, y est présentée une exposition didactique «composée de reproductions des œuvres de grands maîtres couvrants de primitifs italiens à nos jours. Le public amateur sera donc en mesure de comprendre toute l'évolution de cet art jusqu'à la peinture non-figurative⁷⁸. » Il s'agit, semble-t-il,

⁷⁷ Pour en savoir davantage sur la troupe: L.-P. Poisson, « *Les compagnons de Notre-Dame : ou 50 ans de théâtre amateur* », *op. cit.*, 175 p.

⁷⁸ «Exposition didactique de peinture à la Salle Notre-Dame », *Le Nouvelliste*, 29 avril 1961, p. 9.

d'une «expérience toute nouvelle aux Trois-Rivières⁷⁹.» En somme, les activités proposées à la salle Notre-Dame, vont de la musique, à la peinture, du récital de ballet aux spectacles populaires, toujours dans le but de favoriser une certaine démocratisation de l'accès à la culture⁸⁰.

Un autre moyen de familiariser les adultes avec le type d'œuvres culturelles prisées par les élites est d'offrir des spectacles à prix populaire, ou du moins aussi peu cher que possible. En initiant les parents, on cherche d'ailleurs à rejoindre les enfants. Car, comme l'explique *Le Nouvelliste* : la formation musicale des enfants n'est pas complète sans le soutien des parents; «mais comment [ceux-ci] comprendront-ils la nécessité de cette formation s'ils n'en profitent pas eux-mêmes⁸¹ ?» Comme les adultes consomment peu de musique classique, l'offre de concerts à prix modique peut les attirer.

Intéresser toute la population aux choses de l'art représente un certain défi. Pour les hommes, une partie de hockey des *Canadiens* de Montréal l'emporte haut la main sur le dernier concert de l'OSQ : «Les nombreux sièges vides au Capitol étaient pour ainsi dire les témoins silencieux de la fièvre des Trifluviens pour notre sport national. L'amour de la musique est très fort, mais quand la fièvre nous emporte, qui peut aller contre? Le public féminin, en général, demeure fidèle à ses engagements (moraux)

⁷⁹ «L'exposition didactique de peinture. Une expérience intéressante », *Le Nouvelliste*, 2 mai 1961, p. 12.

⁸⁰ François Bélieau, «Une jeune ballerine trifluvienne de 15 ans à «L'écran des jeunes» le 5 », *Le Nouvelliste*, 28 déc. 1961, p. 20 ; «Une jeune troupe de danseurs folkloriques. Les mésanges préparent une tournée de représentations à travers la Mauricie », *ibid.*, 14 déc. 1961, p. 18.

⁸¹ Éditorial, «Notre prochaine saison symphonique », *Le Nouvelliste*, 15 sept. 1962, p. 4.

envers la musique ou le théâtre mais peut-on en dire autant de l'autre moitié des auditeurs⁸²? » Hommes et femmes n'ont pas la même façon de consommer la culture.

En somme, les représentations théâtrales des Funambules et des Compagnons de Notre-Dame, la visite du théâtre de l'Égrégore de Montréal, les différentes expositions de peinture, l'Alliance française, le ciné-club, l'Institut de culture populaire, les différents cours donnés par le Centre d'Art... sont autant de façon d'amener les Trifluviens à consommer une vie culturelle diversifiée, mais tournée vers la culture cultivée.

Mais susciter l'intérêt de la population à la vie culturelle trifluvienne ne se fait pas sans le travail important des journalistes du *Nouvelliste*.

3. ENCOURAGER LA VIE CULTURELLE TRIFLUVienne

Les journalistes du *Nouvelliste* jouent un rôle important pour encourager la population à fréquenter les événements culturels. Ils cherchent à développer le goût de la culture cultivée, à éduquer les gens à devenir un bon public, ils les incitent à soutenir le développement culturel de leur ville. Par ailleurs, les principes de décentralisation et de démocratisation culturelle sont au cœur de leurs préoccupations. D'un autre côté, le public lui-même commente la vie culturelle trifluvienne par le biais de la chronique « Le

⁸² J. Saint-Onge, « En l'absence des fervents du hockey. La septième de Beethoven termine en beauté la saison de l'OSQ », *Le Nouvelliste*, 4 avril 1961, p. 14.

son de cloche de nos lecteurs. » Les lettres d’opinions sont éloquentes sur la vigueur culturelle, et pour la dénonciation des manques perceptibles.

3.1.Les initiatives du *Nouvelliste*

C’est dans une volonté de développer le goût de la culture cultivée que le discours du *Nouvelliste* encourage la vie culturelle et artistique trifluvienne. Ses initiatives sont nombreuses: inciter la population à devenir un bon public en fréquentant les événements culturels, l’encourager à donner un coup de main moral et financier aux animateurs de la vie culturelle. Le quotidien valorise constamment les efforts des organisateurs et gratifie le public trifluvien.

Le travail des journalistes se lit dans la dénonciation de l’attrait de Montréal. Un éditorialiste prône la décentralisation culturelle, afin que la culture classique soit accessible tant à Montréal que dans les petites et moyennes villes. Selon l’auteur, «à mesure que Montréal s’impose comme le centre culturel du Canada, nos petites villes deviennent de plus en plus inactives dans ce domaine. Il y a un quart de siècle, nos centres regorgeaient d’artistes de valeur. Nous profitions aussi d’un plus grand nombre de concerts et de spectacles donnés par des étrangers. Aujourd’hui nous déplorons la pire des inerties⁸³. »

⁸³ Éditorial, « Une décentralisation artistique nécessaire », *Le Nouvelliste*, 4 juin 1960, p. 4.

Cet attrait de la métropole se vérifie aussi dans le manque d'intérêt du public. Un éditorialiste déplore son «indifférence», voire sa réputation d'être «hostile» à l'art⁸⁴. Ce qui expliquerait à la fois que les artistes de l'extérieur évitent la cité de Laviolette et que de nombreux artistes trifluviens quittent la ville. Pour susciter intérêt et fierté, les journalistes du quotidien régional écrivent alors presque uniquement des critiques positives de l'activité culturelle et artistique locale. À propos des Funambules et des Compagnons de Notre-Dame, par exemple, un éditorial mentionne que «la population se doit d'encourager, d'appuyer de toutes ses forces ces deux troupes bien trifluviennes qui ont tout fait pour rehausser le prestige de leur ville⁸⁵. »

En fait, la stimulation de la participation à la vie artistique locale et l'éducation du public à la grande culture vont de pair à cette époque dans *Le Nouvelliste*. Le quotidien se sent une responsabilité de favoriser la démocratisation de la culture.

Le journaliste Pierre-L. Desaulniers, par exemple, distingue clairement vaudeville et théâtre de qualité : «Le vaudeville n'est pas du théâtre. Remontons aux sources pour découvrir que cette forme de spectacle est un enfant bâtard, un amusement gros peuple fort éloigné de la véritable esthétique du théâtre». Il salue par contre le théâtre d'avant-garde. La troupe de l'Égrégore, de Montréal, présente au Séminaire Saint-Joseph «*La Leçon*» et «*La Cantatrice Chauve*» d'Eugène Ionesco, une nouveauté à Trois-Rivières : «Il y a peu, jamais on aurait cru possible de présenter du théâtre de

⁸⁴ Éditorial, « A quoi faut-il attribuer notre inertie dans le domaine artistiques? », *Le Nouvelliste*, 4 août 1960, p. 4.

⁸⁵ Éditorial, « Le théâtre n'est pas mort chez nous », *Le Nouvelliste*, 23 août 1960, p. 4.

Ionesco chez-nous, ça n'aurait pas mordu, disait-on⁸⁶. » De même, Roland Héroux se donne mission de promouvoir les concerts de l'OSQ : la saison artistique s'annonce « intéressante au possible»⁸⁷. Un de ses collègues juge que «c'est sans aucun doute l'entreprise artistique la plus importante dont nous ayons jamais bénéficié. Tous les amateurs de musique de la région s'empresseront de retenir immédiatement des billets de saison. Montrons que la belle musique compte toujours chez nous un grand nombre d'adeptes⁸⁸. » Les critiques positives sur les Jeunesses Musicales du Canada à Trois-Rivières fusent quant à elles de toutes parts dans les pages culturelles du journal, qui estime que la ville profite d'un «regain de vitalité artistique grâce à l'œuvre des JMC⁸⁹» et parle de «saison bien remplie⁹⁰», «d'excellente interprétation⁹¹ ».

Les expositions d'arts plastiques sont elles aussi bien soutenues. Gérald Godin incite les lecteurs du *Nouvelliste* à visiter celle qui présente les œuvres de trois artistes trifluviens : «en somme, une exposition d'importance qui plaide pour le réveil qui s'amorce à Trois-Rivières⁹². » Annonçant un débat public gratuit sur la peinture

⁸⁶ Pierre-L. Desaulniers, « De l'image au son » (chronique hebdomadaire), «Du théâtre avant-gardiste?», *Le Nouvelliste*, 31 déc. 1962, p. 10.

⁸⁷ R. Héroux, «Cette saison se doublera d'une série de matinées. Saison de quatre concerts à Trois-Rivières avec l'OSQ », *Le Nouvelliste*, 21 sept. 1960, p. 8.

⁸⁸ «Trois-Rivières aura sa série de concerts », *Le Nouvelliste*, 23 sept. 1960, p. 4.

⁸⁹ « Ce que nous révèlent les JMC. D'excellents chanteurs et un compositeur fort ingénieux », *Le Nouvelliste*, 15 oct. 1960, p. 11.

⁹⁰ «Clôture d'une saison bien remplie. L'orchestre de chambre Paul Kuentz de Paris chez les JMC », *Le Nouvelliste*, 16 mars 1961, p. 21.

⁹¹ J. Saint-Onge, « Excellente interprétation de la Chorale des JMC. La messe en si mineur de Jean-Sébastien Bach : une merveille », *Le Nouvelliste*, 30 avril 1962, p. 14.

⁹² Gérald Godin, « Une exposition à ne pas manquer. Au Centre d'Art : une synthèse des tendances de la peinture actuelle », *Le Nouvelliste*, 23 mai 1960, p. 10.

canadienne contemporaine au Séminaire, un journaliste insiste pour dire qu'il s'agit «d'éveiller l'esprit des gens aux choses de l'art, et principalement à la peinture canadienne. Le public est donc invité à se présenter le plus nombreux possible; car plus il y aura de participants, plus les opinions seront nombreuses et variées⁹³. » Au lendemain de l'événement, Pierre L. Desaulniers considère que cette conférence «compte parmi les évènements artistiques les mieux réussis de la présente saison» et il est heureux de souligner que «l'amphithéâtre fut envahi par un nombre surprenant d'amateurs et d'étudiants⁹⁴. » Un autre débat l'année suivante est également apprécié du journaliste: «cette forme de débat constitue peut-être la plus intéressante forme d'initiation aux mystères de la peinture abstraite⁹⁵. » La formule du débat apparaît donc en ces années comme une bonne façon d'entraîner le public à côtoyer l'art. Le Centre d'Art reçoit aussi sa part d'éloges : «À Trois-Rivières, nous avons quelque chose de merveilleux avec notre Centre d'Art, dont les initiatives intéressantes et louables s'exercent à l'année longue⁹⁶. » Les buffets-concerts, notamment, apparaissent comme une «formule originale» qui obtient un réel «succès»⁹⁷.

⁹³ « Dimanche soir au Séminaire. Débat public sur la peinture canadienne contemporaine », *Le Nouvelliste*, 20 mai 1961, p. 17.

⁹⁴ Pierre-L. Desaulniers, «Le débat sur la peinture canadienne : l'un des événements les plus intéressants de la saison », *Le Nouvelliste*, 25 mai 1961, p. 13.

⁹⁵ « Ce fut une véritable initiation aux mystères de la peinture abstraite », *Le Nouvelliste*, 27 oct. 1962, p. 12.

⁹⁶ Éditorial, « Une colonie d'artiste en Mauricie », *Le Nouvelliste*, 5 août 1960, p. 4.

⁹⁷ J. Saint-Onge, « Au Centre d'Art Mauricien. Le buffet-concert : une formule originale dont se pare un récital d'élève », *Le Nouvelliste*, 13 déc. 1960, p. 12 ; « Buffet-concert bien réussi », *ibid.*, 26 mars 1962, p. 12.

En somme, dans la volonté de promouvoir la culture cultivée, tous les évènements sont prétextes à être valorisés. Les soirées musicales de l'abbé Léo Cloutier au Pavillon Saint-Arnaud apparaissent comme des occasions particulièrement «favorables» pour se familiariser avec la belle musique⁹⁸. Un concert de musique ancienne par l'Ensemble baroque de Trois-Rivières, et voilà le moment de dire que «c'est un privilège d'avoir chez soi des musiciens de ce talent, et c'en est encore plus de goûter un concert de cette faveur⁹⁹. »

Malgré les efforts fournis par les journalistes du *Nouvelliste*, il semble qu'un certain ralentissement soit perçu dans la vitalité artistique de Trois-Rivières. En éditorial, le journal émet l'hypothèse que le fait que l'organisation des concerts soit toujours entre les mains des mêmes personnes retient les autres de s'impliquer, mais il rend néanmoins les citoyens responsables de cette apathie culturelle : «les conditions du succès sont pourtant simples. Un peu d'esprit d'initiative, d'audace, de l'esprit de dévouement¹⁰⁰. »

3.2. La vision du public : critique réaliste de la vie culturelle?

Mais le public, lui, que pense-t-il de la vie culturelle trifluvienne? Nous en captions quelques échos par la chronique « Le son de cloche de nos lecteurs ». Pour nous

⁹⁸ « L'abbé Léo Cloutier commenterà ces cinq soirées musicales », *Le Nouvelliste*, 20 fév. 1962, p. 12.

⁹⁹ Pierre-L. Desaulniers, «Concert de musique ancienne par l'ensemble baroque », *Le Nouvelliste*, 10 sept. 1962, p. 8.

¹⁰⁰ Éditorial, «A quoi faut-il attribuer notre inertie dans le domaine artistiques?», *Le Nouvelliste*, 4 août 1960, p. 4.

apercevoir que lecteurs et journalistes n'apprécient pas toujours concerts et spectacles de la même manière. Ainsi, à propos d'une matinée symphonique de l'OSQ : louangée par la critique, elle est qualifiée de «plat indigeste», de «plat de mauvais goût»¹⁰¹ par un lecteur et de «cacophonie» par les étudiants, qui précisent qu'ils sont «déçus, terriblement déçus¹⁰². »

En dépit du travail acharné des acteurs du monde culturel, un lecteur du *Nouvelliste* déplore en 1960 l'inertie qu'il considère palpable dans le domaine des arts à Trois-Rivières. Selon «Un ami de arts», «il est évident qu'une petite clique de snobs font la pluie et le beau temps dans ce domaine [...] Si la clique pouvait se décider à aider les artistes et les beaux-arts d'une façon plus libérale, c'est-à-dire moins conservatrice, tout progresserait rapidement.» Il évoque aussi le problème de logement, et celui de la place des jeunes : «La salle des Chevaliers de Colomb devrait depuis longtemps être un centre d'art. Ce qui arrive, c'est qu'on étouffe en quelque sorte les talents. Qu'on achète un centre où les jeunes talents puissent pratiquer leur art sans contrainte, sans gêne et surtout sans ordonnance et sans commentaire.» Il mentionne que beaucoup d'activités culturelles existent à Trois-Rivières «mais que peu de gens connaissent parce que la Clique ne s'en occupe pas.» Il conclut ainsi : «Les supports moral et financier

¹⁰¹ « Le son de cloche de nos lecteurs », André Marchand, «Les matinées symphoniques », *Le Nouvelliste*, 14 déc. 1961, p. 4 et 39.

¹⁰² « Le son de cloche de nos lecteurs », «Au sujet de la matinée symphonique », *Le Nouvelliste*, 16 déc. 1961, p. 4.

disparaissent lorsqu'on les réclame, et la clique s'enfouit la tête sous le sable comme les autruches plutôt que de prendre ses responsabilités¹⁰³. »

Selon ce Trifluvien, le travail accompli par une minorité de gens n'est pas suffisant pour atteindre le public. Le désir de ses promoteurs de rendre le Centre d'Art accessible à l'ensemble de la population n'est donc pas reçu de la même façon par tous. Nous ne sommes en mesure de savoir si ce lecteur est représentatif de l'opinion générale. Néanmoins, la thèse de l'élitisme du Centre d'Art trouve ici une certaine accréditation.

Cet «ami des arts» se rencontre en revanche avec l'une des animatrices principales de la vie culturelle locale lorsqu'il constate l'insuffisance du soutien, tant financier que moral, qui est accordé à la culture à Trois-Rivières. Comme lui, en effet, madame Allard-Rousseau laisse percer un certain désappointement. Après avoir, dans une lettre d'opinion, souligné « le vif intérêt» manifesté par les 500 personnes venues visiter l'exposition des œuvres de Monique et Luc Duguay, de Nicolet, et dit que le public a «magnifiquement répondu», elle doit admettre que le Centre d'Art, malgré quelques contraintes liées à l'accès et à l'espace, «offre tout de même une ambiance acceptable» et promet que l'organisme montera d'autres expositions «si ceux qui désirent l'avancement de Trois-Rivières dans le domaine de l'art veulent bien nous aider

¹⁰³ « Le son de cloche de nos lecteurs », sans auteur, « Notre inertie dans le domaine artistique », *Le Nouvelliste*, 12 août 1960, p. 4.

un peu¹⁰⁴. » Ce dernier commentaire trahit un épuisement des bénévoles impliqués dans le développement culturel.

Alors que les animateurs de la vie culturelle trifluvienne des dernières décennies sont désormais un peu épuisés, ils réclament une implication plus grande de leurs concitoyens, mais aussi des différents paliers de gouvernements. Ceux-ci suivront-ils?

CONCLUSION

En résumé, le grand projet de cette époque consiste à démocratiser la culture cultivée. L'élite prend en charge la vie artistique et souhaite faire un public de l'ensemble de la population. Le rôle qu'elle se donne est de familiariser les masses avec les grandes œuvres. Elle vise encore plus particulièrement les jeunes, un groupe facilement accessible par l'école; le Séminaire Saint-Joseph et le Collège Marie-de-l'Incarnation en sont des exemples. C'est aussi avec des réseaux forts de leur implication que cette éducation à la culture se fait : pensons à la bibliothèque municipale, au Centre d'Art, au ciné-club Georges-Méliès.

L'implication des acteurs est bénévole. Un réseau culturel fort de son intervention ainsi que l'aide des journalistes du *Nouvelliste* démontrent le travail accompli pour valoriser la vie culturelle et artistique trifluvienne. Pour les amants de la

¹⁰⁴ « Le son de cloche de nos lecteurs », Anaïs Allard-Rousseau, « Rétrospection sur une exposition du Centre d'Art », *Le Nouvelliste*, 5 mai 1960, p. 4.

culture, trois mots sont à retenir : éducation, encouragement et démocratisation d'une culture réservée depuis longtemps à l'élite. Ainsi, pour atteindre cet idéal qui est de rejoindre les masses, les acteurs culturels trifluviens, qui finissent par être à bout de souffle, feront **appel** au soutien financier de l'État. Le bénévolat s'apprête à céder sa place à la professionnalisation du secteur culturel. De nouveaux acteurs entrent en scène non plus en tant qu'amateurs, mais bien en tant que professionnels voués à la diffusion ou encore à la coordination culturelle. Le milieu s'organise d'une manière différente désormais.

De fait, à la fin de la décennie, on constate l'apparition de nouvelles institutions, d'une plus grande variété d'activités et de nouveaux lieux de diffusion culturelle, ainsi que l'implication de nouveaux acteurs : tout pour donner une nouvelle vigueur à la vie culturelle dans la cité de Laviolette.

CHAPITRE 3

L'élosion de la culture jeune (1967-1969)

La fin de la décennie 1960 est marquée de contrastes. En effet, les changements entre le début et la fin de la décennie sont assez importants pour qu'on y porte attention. Au cours de cette décennie, le passé et l'avenir s'entrechoquent pour donner un présent d'une intensité remarquée par les contemporains. Tout change rapidement, se modèle sur la jeunesse montante du baby-boom et sur sa scolarisation plus élevée, sa conscience politique aiguisée et, parallèlement, son goût pour les loisirs. Les médias informent pratiquement en direct de ce qui se passe partout dans le monde, d'où l'influence encore plus marquée des États-Unis, de la France et de l'Angleterre, perceptible même dans le petit milieu culturel qu'est Trois-Rivières. Le changement des mœurs marque la société, alors que les arts renouvellent leurs modes d'expression et leurs sujets. Tout comme le reste de l'Occident, la société québécoise lève plusieurs tabous. Les arts contribuent grandement à cette ouverture sur de nouveaux sujets comme la drogue et la sexualité.

D'un autre côté, la diffusion culturelle s'opère dans des lieux tantôt nouveaux, tantôt traditionnels, qui offrent une quantité plus importante d'activités. À côté du Capitol et des établissements scolaires, par exemple, qui ont toujours un rôle culturel, d'autres institutions se découvrent une vocation culturelle et artistique tandis que de nouveaux endroits voient le jour. Le milieu des acteurs comporte à la fois une élite traditionnelle et une toute nouvelle génération, provenant de la classe moyenne, qui souhaite également prendre part au développement culturel de sa ville.

Tout ceci conduit inévitablement à une redéfinition de ce qu'est la culture. L'offre se diversifie et s'accroît, mais qui dit quantité ne dit pas nécessairement qualité; du moins c'est l'avis de la critique, tant celle des journalistes que celle d'un public plus averti. Le défi des organisateurs est donc grand d'intéresser les Trifluviens à ce qui est disponible dans leur ville.

Comprendre la vie culturelle de cette fin de décennie, c'est parler de démocratisation de la culture, d'accessibilité, d'implication de l'État, et d'émergence de la démocratie culturelle, entre autres. À Trois-Rivières, cela conduit à la mise sur pied du Centre culturel en 1967, dans le cadre des fêtes du Centenaire de la Confédération canadienne.

Ce chapitre fait connaître les lieux qui diffusent la culture à Trois-Rivières dans la seconde moitié des années 1960 et les paramètres de la culture jeune alors en émergence avant de présenter le faisceau d'acteurs et de circonstances qui ont rendu possible la naissance du Centre culturel de Trois-Rivières, véritable aboutissement d'une décennie et même davantage de labeur en matière de diffusion culturelle.

1- LIEUX DE CULTURE ANCIENS ET INÉDITS

1.1. Les établissements scolaires : poursuite et renouvellement d'une mission d'éducation à la culture «cultivée»

Dans la seconde moitié des années 1960, les collèges persévérent chacun de son côté dans la mission qu'ils se sont donnée d'éduquer leurs étudiants et l'ensemble des Trifluviens à la culture. Le Séminaire Saint-Antoine, par exemple, poursuit sa tradition des Rendez-vous culturels, qui en sont à leur 9^e saison en 1967. Cette année-là, les conférences, offertes gratuitement ou contre contribution volontaire, abordent divers thèmes qui vont de la peinture à l'histoire des juifs, en passant par Descartes, les fouilles archéologiques et la psychologie. De son côté, le Séminaire Saint-Joseph continue à promouvoir l'éducation culturelle des étudiants mais aussi des autres Trifluviens, par exemple en assumant en entier les coûts de fonctionnement du musée Pierre-Boucher. Il ouvre aussi ses portes à des activités commanditées par d'autres institutions comme les Jeunesses musicales du Canada, le Centre d'Art et le Salon du livre, en ce cas en collaboration avec la Société Saint-Jean-Baptiste. Concerts de musique classique¹, spectacles populaires², expositions³, théâtre, lancements de livres, conférences⁴, les activités y sont variées et nombreuses.

¹ Pierre Baril, « Costa, un maître, un pédagogue », *Le Nouvelliste*, 25 fév. 1967, p. 11; Jean-Marc Beaudouin, « Avec les duettistes pianistes Garth Beckett et Boyd Mc Donald. Concert de grande valeur aux JMC », *ibid.*, 2 nov. 1968, p. 9; J.- M. Beaudouin, « Concert de l'orchestre de chambre Paul Kuentz de Paris au Séminaire de Trois-Rivières », *ibid.*, 28 janv. 1969, p. 9.

² P. Baril, « Les Cailloux mettent la voile à leur canot d'écorce », *Le Nouvelliste*, 28 fév. 1967, p. 5; Publicité [Spectacle de Jean-Pierre Ferland], *ibid.*, 21 sept. 1968, p. 10; P. Baril. «Les «Quatre-Vingt» ont chanté aux quatre vents », *ibid.*, 1^{er} avril 1967, p. 11; [Un concert pour la cause de Pierre Vallières et du Nationalisme], J.- M. Beaudouin, « Les Nègres Blancs d'Amérique », *ibid.*, 15 oct. 1968, p. 10.

³ P. Baril, « Une révélation. L'exposition de tapisserie française », *Le Nouvelliste*, 10 fév. 1967, p. 13; « Exposition au Séminaire », *ibid.*, 21 mai 1968, p. 8; « Semaine des bibliothèques du Canada français : exposition de livres au Séminaire », *ibid.*, 12 déc. 1968, p. 13; « Expositions de reproductions d'œuvres d'art au Séminaire de Trois-Rivières », *ibid.*, 25 janv. 1969, p. 9; « Au Séminaire de Trois-Rivières. Exposition d'affiches du célèbre peintre Mathieu », *ibid.*, 8 fév. 1969, p. 12.

⁴ Publicité, [Conférence de Jean Raspail portant sur les Antilles], *Le Nouvelliste*, 3 fév. 1968, p. 10.

Cependant, les collèges savent aussi renouveler de manière assez significative leur implication dans la vie culturelle trifluvienne. Alors que les deux séminaires de la ville, ainsi que celui de Nicolet et le Collège Marie-de-l'Incarnation sont en train de préparer ensemble la naissance du Cégep de Trois-Rivières, ils unissent leurs forces aussi dans de nouvelles initiatives culturelles : création de la troupe de théâtre Le Point Virgule⁵, du Chœur mixte⁶ et surtout d'un ciné-club, le Ciné-Soleil, qui deviendra le Ciné-Campus.

Le Séminaire Saint-Joseph avait déjà l'habitude, par l'entremise du Club cinéma et culture ou Centre d'Art, de présenter des films d'auteur en provenance principalement d'Europe⁷. En 1967, l'abbé Léo Cloutier fonde le Ciné-Soleil pour proposer des films durant l'été aux étudiants du Séminaire Saint-Joseph, du Séminaire Saint-Antoine et du Collège Marie-de-l'Incarnation. Dès l'automne 1968, l'ouverture du Cégep de Trois-Rivières rend possible de prolonger durant l'année scolaire les activités du ciné-club, qui prend alors le nom de Ciné-Campus. Sensibiliser les étudiants au cinéma, faciliter leur accès à des œuvres de grande valeur et les leur expliquer, accroître et diversifier l'offre de films à Trois-Rivières, créer une ambiance favorable au visionnement : « un silence total, défense de boire, de manger et de fumer dans la salle »⁸, tels sont les objectifs premiers du Ciné-Campus. En 1969, les étudiants du nouveau Collège Laflèche et de la

⁵ Huguette Verney, « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « La troupe du Point-Virgule », *Le Nouvelliste*, 20 mars 1967, p. 12.

⁶ « Concert annuel du Chœur mixte », *Le Nouvelliste*, 21 mars 1968, p. 24.

⁷ P. Baril, « Au hasard de Balthasar », *Le Nouvelliste*, 11 mars 1967, p. 17 ; Normand Lassonde, « En grande première nord-américaine. «Mouchette» de Bresson, qualifié de chef d'œuvre, présenté au Séminaire », *ibid.*, 21 oct. 1967, p. 16.

⁸ Jean-Pierre Bastien. « Due surtout à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Augmentation du nombre d'inscriptions au Ciné-Campus », *Le Nouvelliste*, 23 juil. 1969, p. 14. [#Contenu \(consulté le 15 avril 2009\)](http://www.troisrivieresplus.net/content/Salle.asp?ID=5&Page=44)

nouvelle Université du Québec à Trois-Rivières se joignent aux autres membres du ciné-club.

Cégep, Collège Laflèche et Université expliquent beaucoup de l'ébullition culturelle que connaît Trois-Rivières en ces années. Ces nouveaux établissements favorisent la hausse du niveau culturel des nombreux étudiants qui les fréquentent, ce qui se répercute sur ce qui est offert à toute la population de la ville d'autant plus que s'accroît parallèlement le nombre des professeurs dans l'enseignement supérieur. Plus encore, ils mettent à la disposition des Trifluviens de nouvelles bibliothèques, de nouveaux espaces de scène, ils sont les incubateurs de nouveaux mouvements à caractère culturel⁹, et ils invitent des artistes et des intellectuels, qui viennent partager leur savoir et leurs idées à Trois-Rivières.

L'essor de l'enseignement supérieur, l'accroissement du nombre d'étudiants et de professeurs ont d'autres effets, notamment celui de fournir un nouveau public aux organismes qui promeuvent depuis déjà des années la fréquentation des œuvres de la culture cultivée; ainsi des Jeunesses Musicales du Canada (JMC)¹⁰, de l'Orchestre

⁹ Mentionnons entre autre le Cercle de philosophie, associé d'abord au Centre d'études universitaires qui sera absorbé par l'UQTR. De nombreuses conférences y sont présentées. À titre d'exemple, voir : « A compter de mardi prochain. Le Cercle de philosophie reprendra ses activités », *Le Nouvelliste*, 19 oct. 1967, p. 17.

¹⁰ « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « Innovation JMC », *Le Nouvelliste*, 23 janv. 1967, p. 8; « Lancement du programme des Jeunesses Musicales », *ibid.*, 22 mai 1968, p. 10; « Journée mondiale des Jeunesses Musicales. Un excellent concert qui a ravi les mélomanes », *ibid.*, 22 nov. 1968, p. 10; « Avec le violoniste Andreas Roehn. Belle fin de saison aux JMC », *ibid.*, 1^{er} mars 1969, p. 12; « Le 20 novembre. Journée Mondiale des Jeunesses Musicales », *ibid.*, 15 nov. 1969, p. 11.

Symphonique de Québec¹¹, des Compagnons de Notre-Dame¹² et du Centre d'Art¹³ ou encore de la Bibliothèque municipale, qui restent fidèles à leur tradition de diffuseur culturel. Le concept d'éducation à la culture est encore bien présent dans les objectifs de tous ces organismes.

Dans la seconde moitié des années 1960, *Le Nouvelliste* continue d'encourager tout ce qui peut stimuler la vie culturelle trifluvienne. Dès que cela lui est possible, il ne se prive pas de présenter celle-ci de manière positive¹⁴. Dans ses pages, il est entre autre

¹¹ « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « Dernier concert de la saison », *Le Nouvelliste*, 4 avril 1967, p. 10. / P. Baril, « L'Orchestre Symphonique accomplit un autre tour de force », *ibid.*, 6 avril 1967, p. 11; Claude-J. Marier, « Le soprano Yolande Dulude et le ténor Pierre Duval inaugureront la 8^e saison de l'Orchestre symphonique », *ibid.*, 20 oct. 1967, p. 11; « L'Orchestre Symphonique de Québec à Trois-Rivières », *ibid.*, 30 janv. 1968, p. 8; J.-M. Beaudoin, « À Trois-Rivières, une neuvième saison pour l'OSQ », *ibid.*, 23 oct. 1968, p. 10; « Mardi soir au Capitol. Un programme exceptionnel de l'OSQ », *ibid.*, 1^{er} déc. 1969, p. 10.

¹² « Un décor charmant. Les Compagnons présentent avec succès Les Fourberies de Scapin », *Le Nouvelliste*, 3 avril 1967, p. 8; « Présentation d'une pièce par les Compagnons de Notre-Dame à l'auditorium de l'école normale Maurice L. Duplessis », *ibid.*, 27 janv. 1968, p. 10; « Tradition d'excellence chez les Compagnons », *ibid.*, 25 avril 1968, p. 20; Pierre Villemure, « Les Compagnons : longue fidélité au théâtre », *ibid.*, 22 mai 1968, p. 10; Bernard Champoux, « Les Compagnons de Notre-Dame ont fait école.—Louis-Philippe Poisson », *ibid.*, 30 oct. 1969, p. 20.

¹³ « Le Centre d'Art de Trois-Rivières reprend ses cours d'initiation à l'art et la culture », *Le Nouvelliste*, 7 janv. 1967, p. 8; « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « On ne babine pas avec l'amour » *ibid.*, 19 janv. 1967, p. 20; H. Vertey, « Samedi 8 avril. Fraîcheur et poésie des œuvres de Sr Jeanne au Centre d'Art », *ibid.*, 7 avril 1967, p. 9; « Soirée Viennoise », *ibid.*, 20 sept. 1967, p. 10; Gilles G. Provencher, « Le Centre d'art inaugure sa saison de cours d'arts plastiques pour enfants », *ibid.*, 22 sept. 1967, p. 5 et 19; H. Vertey, « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « Ouverture de la saison artistique du Centre d'Art », *ibid.*, 10 oct. 1967, p. 10; N. Lassonde, « En grande première nord-américaine. « Mouchette » de Bresson, qualifié de chef d'œuvre, présenté au Séminaire », *ibid.*, 21 oct. 1967, p. 16; « « La Marée » au ciné-club du Centre d'art », *ibid.*, 3 févr. 1968, p. 11; « Le théâtre lyrique du Québec donnera un concert opéra à Trois-Rivières », *ibid.*, 13 avril 1968, p. 11; « Lancement officiel de la boutique fantasmagorique du Magasin Dupuis, hier après-midi. Les « Sept jours du cinéma » à Trois-Rivières du 3 au 9 mai », *ibid.*, 19 avril 1968, p. 2; « « Batik », un art très vieux », *ibid.*, 16 mai 1968, p. 8.

¹⁴ « Triomphe du théâtre lyrique du Québec au Concert opéra », *Le Nouvelliste*, 18 avril 1968, p. 18; « Rentrée en scène du Quatuor à cordes de Trois-Rivières », *ibid.*, 27 avril 1968, p. 10; P. Baril, « Albert Rousseau, un peintre complet », *ibid.*, 22 mai 1967, p. 10; N. Lassonde, « Vernissage des œuvres de M. Jacques Jourdain », *ibid.*, 24 févr. 1968, p. 11.

question de salle comble¹⁵ et de public enthousiaste¹⁶. L'appréciation des concerts de l'Orchestre symphonique de Québec et ceux des Jeunesses musicales est aussi soulignée¹⁷. Du reste, si l'on en croit le journal, le public trifluvien semble généralement bien répondre à ce qui lui est proposé. Il continue notamment d'apprécier le théâtre, comme en fait foi le succès des Compagnons de Notre-Dame¹⁸. De leurs débuts à 1968, les Compagnons ont présenté 154 pièces pour une assistance moyenne de 5 421 personnes par saison; comme le dit le journaliste Pierre Villemure : « Parler du théâtre à Trois-Rivières, c'est évoquer une longue fidélité à la forme d'expression artistique la plus significative sur le plan social »¹⁹.

Parfois, cependant, le public réagit moins bien, et notamment lorsque lui sont offertes des prestations culturelles moins familières. Lors d'un spectacle du groupe les « Quatre-vingt » au Séminaire Saint-Joseph, le journaliste Pierre Baril constate « Horreur, une salle vide ». Non seulement, le public n'a pas assisté à cette représentation et nous pourrions penser que c'est la popularité du groupe qui en est la

¹⁵ H. Vertey, « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « Ouverture de la saison artistique du Centre d'art », *Le Nouvelliste*, 10 oct. 1967, p.10; Roland Héroux, « Le disque cet ami » (Chronique hebdomadaire), [Spectacle de Nana Mouskouri], *ibid.*, 11 fév. 1967, p. 8.

¹⁶ « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « L'ensemble Guy Piché », *Le Nouvelliste*, 24 fév. 1967, p. 8; [Spectacle de Georges Dor], P. Baril, « Entre les épaules d'un taupin. Une voix, un souffle de la côte », *ibid.*, 13 mai 1967, p. 16; [Jean Ferrat au Capitol], « Guitare à la main, Jean Ferrat revient d'un long voyage », *ibid.*, 18 avril 1968, p. 23; « Réouverture de la Galerie et de l'Atelier Raymond Lasnier », *ibid.*, 18 mars 1968, p. 8.

¹⁷ P. Baril, « L'Orchestre Symphonique accomplit un autre tour de force », *Le Nouvelliste*, 6 avril 1967, p. 11; J.-M. Beaudoin, « Avec les duettistes pianistes Garth Beckett et Boyd Mc Donald. Concert de grande valeur aux JMC », *ibid.*, 2 nov. 1968, p. 9.

¹⁸ En ce qui a trait aux critiques positives pour les pièces des Compagnons de Notre-Dame, les exemples sont pour le moins nombreux. « Un décor charmant. Les compagnons présentent avec succès « Les fourberies de Scapin », *Le Nouvelliste*, 3 avril 1967, p. 8; « Magnifique performance », *ibid.*, 3 fév. 1968, p. 10; « Tradition d'excellence chez les Compagnons », *ibid.*, 25 avril 1968, p. 20.

¹⁹ P. Villemure, « Les Compagnons : longue fidélité au théâtre », *Le Nouvelliste*, 22 mai 1968, p. 10.

seule responsable, mais l'auteur renchérit en précisant que « ce n'est pas la première fois que ce phénomène se produit à Trois-Rivières et s'y attarder reviendrait à parler de la pluie et du beau temps, tellement la chose est quotidienne »²⁰. Afin de montrer le côté pathétique de la salle vide, le chroniqueur présente les quatre spectateurs présents. D'autres exemples vont en ce sens. Il est question d'auditoire restreint, de salle non remplie et d'auditoire pas facile à gagner²¹. Jean-Marc Beaudoin parle de la froideur d'un public qui se fait ainsi mauvaise réputation : « Le public trifluvien n'a pas démenti sa réputation de public très particulier en ménageant ses applaudissements »²². D'un autre côté, un autre spectacle ne fait pas salle comble, mais selon le journaliste, c'est qu'il s'agissait d'une « pièce qui ne méritait pas d'être montée»²³.

En somme, bien que l'offre culturelle augmente, un travail d'éducation reste à faire auprès de la population pour lui permettre d'apprécier certains spectacles. Un journaliste, par exemple, se sent obligé de faire comprendre que « la classe des concerts n'existe pas » et que la vie culturelle est ouverte à tous²⁴. Les journalistes sont conscients qu'ils ont à encourager un public encore massivement ouvrier à oser essayer ce qu'il ne connaît pas encore, car là est la véritable démocratisation de la culture.

²⁰ P. Baril, « Les Quatre-vingt ont chanté aux quatre vents », *Le Nouvelliste*, 1^{er} avril 1967, p. 11.

²¹ H. Verety, « Mme Gertrude Steiner. Merveilleuse interprète de la chanson folklorique », *Le Nouvelliste*, 22 sept. 1967, p. 9; « Le spectacle de l'illusion. Spectacle de Lucien Hétu et de son fils Daniel », *ibid.*, 21 mars 1968, p. 24.

²² J.-M. Beaudoin, « Révélation trifluvienne et succès renouvelé pour Ginette Reno », *Le Nouvelliste*, 13 août 1968, p. 10.

²³ Il s'agit de la pièce « Les grands soleils » écrite par l'artiste de la région Jacques Ferron. Voir à ce sujet : N. Lassonde, « « Les grands jardins » une pièce très discutable », *Le Nouvelliste*, 2 mars 1968, p. 11.

²⁴ « Revue du monde artistique », « Le Centre d'Art ou la cellule culturelle », *Le Nouvelliste*, 24 oct. 1967, p. 15x.

1.2. Problème de logement et solutions originales

Cependant, un des problèmes les plus criants de cette fin de décennie sous le rapport culturel est le manque de locaux appropriés. Sans doute, les écoles et collèges comptent-ils des salles et des auditoriums, mais ceux-ci sont plus souvent qu'autrement désuets, ils n'offrent qu'une piètre qualité de son et bien peu de confort; en outre, beaucoup d'établissements scolaires sont encore dirigés par des prêtres ou des religieux alors que plusieurs artistes émergents ou régionaux ne souhaitent plus tellement passer par eux ni devoir obtenir leur aval pour tenir des activités culturelles. Quant aux salles commerciales, comme Le Capitol, elles sont grandes et coûtent cher, si bien que seuls les spectacles mettant en vedette des artistes d'une certaine renommée peuvent espérer y faire leur frais.

Il y a aussi les lieux de diffusion à caractère populaire, telle la salle de Notre-Dame, qui offre des activités aux publics ouvriers. Appartenant à la fabrique Notre-Dame-des-Sept-Allégresses, la salle Notre-Dame est vendue en décembre 1968 à l'entreprise Kelldor²⁵. De salle paroissiale, elle est transformée en lieu de réunion et de divertissement pour les jeunes. En 1969 elle prend le nom de Medrano et présente des orchestres pour les jeunes les samedis soirs et les dimanches après-midi²⁶.

²⁵ « Projet d'aménagement de salles de convention. Keldor acquiert la salle Notre-Dame », *Le Nouvelliste*, 14 décembre 1968, p. 2.

²⁶ Publicité. *Le Nouvelliste*, 17 mai 1969, p. 11.

Cette situation conduit à deux types d'actions et de revendications. D'une part, à souhaiter que soient regroupées en un seul lieu, construit exprès pour cela, diverses institutions à vocation culturelle, ce qui aurait en outre l'avantage de renforcer la cohésion du milieu culturel²⁷. La bibliothèque municipale, qui manque d'espace, se fera le champion d'un tel projet. Et d'autre part, à voir éclore toutes sortes de nouveaux lieux, parfois inusités, de diffusion culturelle.

En attendant, dans la seconde moitié des années 1960, la culture s'affiche à Trois-Rivières parfois où on ne l'attendrait pas, dans les caisses populaires et les magasins à rayons par exemple....

C'est en effet une nouveauté, dans les années 1960, que les caisses populaires Desjardins diffusent de l'art²⁸. Quelques-unes se donnent alors mission de développer le goût de leurs clients et d'encourager les artistes de la région en leur donnant une visibilité extraordinaire, puisque un grand nombre de Trifluviens y ont un compte et y passent fréquemment. C'est le cas notamment des caisses Sainte-Marguerite et Saint-François d'Assise, qui sont situées dans des quartiers ouvriers et font affaire avec une clientèle peu susceptible de fréquenter des endroits comme le Centre d'Art. En 1967, la

²⁷ Marcel Panneton, le conservateur des bibliothèques des Trois-Rivières, dans une entrevue au *Nouvelliste*, mentionne que dès 1957, l'association des bibliothèques consciente du problème de développement culturel, réclame un centre culturel. À ce sujet, voir : « Le contexte intellectuel et culturel de la ville, résultats d'une enquête », *Le Nouvelliste*, 29 oct. 1959, p. 20.

²⁸ Nos recherches concernant les caisses populaires et leur rôle de diffuser l'art sont restées vaines. Nous pouvons croire qu'il s'agit d'événements isolés, décidés par les responsables des différentes caisses sans qu'ils s'appuient sur une politique du Mouvement Desjardins. Comme le mentionne le professeur Yvan Rousseau, spécialiste de l'histoire des caisses populaires, « considérant qu'il entrat dans les missions des caisses de promouvoir les initiatives locales, il est possible que certaines caisses se soient investies dans de pareils projets. » courriel du 28 novembre 2008.

caisse Sainte-Marguerite permet par exemple à 25 artistes d'exposer. L'initiative a pour but de promouvoir l'expression artistique, de faciliter les contacts entre artistes et public et d'initier celui-ci aux manifestations artistiques²⁹. Par l'entremise du club des amis de la peinture contemporaine, la caisse présente aussi, l'année suivante, une exposition de tableaux du très populaire Raymond Lasnier³⁰. En 1968 et 1969, des expositions sont présentées également à la caisse Saint-François-d'Assise³¹. Le rôle de mécène de cette caisse ne s'arrête d'ailleurs pas là, puisque des cours de peinture pour tous, dont elle assume les coûts, sont offerts en 1968 au Centre Landry par le peintre François Desruisseaux³². On peut dire que ces deux caisses contribuent ainsi à la démocratisation des arts visuels, en favorisant l'initiation d'un public ouvrier qui n'y aurait pas accès autrement.

Si des caisses populaires se mettent à diffuser de l'art, pourquoi pas les magasins? La *Boutique Fantasmagorique*, située chez *Dupuis et frères*³³, est la première galerie d'art à Trois-Rivières. Comme le mentionne une publicité de 1967, elle « vous convie au charme, à l'art, à l'inédit»³⁴. La galerie est l'hôte d'expositions de peinture³⁵,

²⁹ P. Baril, « 25 artistes exposent. Galerie d'art dans une caisse populaire », *Le Nouvelliste*, 15 mars 1967, p. 12.

³⁰ « Exposition de 25 tableaux de Raymond Lasnier », *Le Nouvelliste*, 16 avril 1968, p. 8.

³¹ J.-M. Beaudouin, « L'exposition de Max Sibade. Hommage à nos coins pittoresques », *Le Nouvelliste*, 21 nov. 1968, p. 19; « Exposition du peintre Rosaire Lemay à la caisse Saint-François-d'Assise de Trois-Rivières », *ibid.*, 1^{er} mars 1969, p. 12; Claire Roy, « Les œuvres de François Desruisseaux », *ibid.*, 21 oct. 1969, p. 10.

³² J.-M. Beaudouin, « Un peintre unique en son genre », *Le Nouvelliste*, 9 nov. 1968, p. 9.

³³ Nos recherches ne nous ont pas permis de trouver quelque précédent que ce soit quant aux expositions dans les magasins Dupuis et frères du Québec.

³⁴ « Revue du monde artistique », « La boutique fantasmagorique chez Dupuis », *Le Nouvelliste*, 24 oct. 1967, p. 16x.

de photographies³⁶ et de sculptures³⁷; on y vend aussi des billets pour des activités qui se tiennent ailleurs³⁸. En 1968, c'est là aussi que, sous les auspices du ministère des Affaires culturelles, les Semaines internationales du cinéma et le Centre d'Art lancent conjointement les « Sept jours du cinéma»³⁹. Le restaurant *Le Carignan*, situé au 4^e étage du magasin *Pollack*, propose lui aussi des activités culturelles très variées. *Le Nouvelliste* consigne par exemple l'enregistrement de l'émission « La clé des sons » diffusée par la chaîne de radio CHLN et qui est un concours visant à encourager les talents amateurs⁴⁰; la présentation d'expositions, autant des peintures florentines⁴¹ que des artistes régionaux⁴²; et divers autres événements qui vont de la vente de billets pour un spectacle au Séminaire Saint-Joseph⁴³ à un récital de la chorale Feuille de Gui dans le

³⁵ P. Baril, « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « Vernissage à la galerie fantasmagorique », *Le Nouvelliste*, 1^{er} mars 1967, p. 10.

³⁶ « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « Œuvres en montre », *Le Nouvelliste*, 4 avril 1967, p. 10.

³⁷ « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « Boutique Fantasmagorique », *Le Nouvelliste*, 23 janv. 1967, p. 8.

³⁸ Les billets pour une pièce présentée au *Capitol* par le Théâtre du Rideau vert sont en vente à la Boutique Fantasmagorique. Voir : Publicité, « Le théâtre du Rideau Vert en tournée », *Le Nouvelliste*, 10 oct. 1967, p.10; [Des Billets pour les Compagnons de Notre-Dame en vente à la boutique Fantasmagorique], voir : P. Villemure, « Magnifique performance », *ibid.*, 3 fév. 1968, p. 10.

³⁹ « Lancement officiel à la boutique fantasmagorique du Magasin Dupuis, hier après-midi. Les sept jours du cinéma à Trois-Rivières du 3 au 9 mai », *Le Nouvelliste*, 19 avril 1968, p. 2.

⁴⁰ P. Baril, « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), « Clé des sons, clé du succès », 10 mars 1967, *Le Nouvelliste*, p. 8.

⁴¹ P. Villemure, « Organisée par les artistes de Florence. Peintures florentines au Carignan », *Le Nouvelliste*, 3 mai 1967, p. 22.

⁴² Entrefilet, [Première exposition de peinture chez Pollack], *Le Nouvelliste*, 15 fév. 1968, p. 18.

⁴³ Publicité, [Yvon Deschamps et Louise Forestier en spectacle au Séminaire. Les billets sont en vente chez Pollack], *Le Nouvelliste*, 10 sept. 1969, p. 18.

cadre du souper des femmes de carrière⁴⁴, ou encore à la réception qui s'y tient après chaque concert de l'OSQ⁴⁵.

Sans nier leur intérêt véritable pour l'art, il va sans dire que les promoteurs de telles activités soignent aussi par là leurs intérêts strictement commerciaux. Des événements culturels attirent la clientèle, des artistes peuvent aussi accepter de payer pour profiter de cet achalandage d'autant qu'on manque de salles à Trois-Rivières : il y a là des occasions de profits. Combien, parmi les clients, s'intéressent vraiment aux œuvres? Nul moyen de le savoir, mais il est certain que cela n'amoindrit pas le fait que ces magasins ont été des diffuseurs culturels.

Cependant, parmi tous les nouveaux lieux qui diffusent la culture des années soixante, ceux qui deviennent emblématiques de l'époque sont les boîtes à chanson. Elles sont l'expression même de cette culture jeune alors en ébullition.

2- LA CULTURE JEUNE

2.1. Les boîtes à chanson : la spontanéité de l'éphémère

Caractérisées d'abord par leur ambiance, les boîtes à chanson sont de petites salles modestes, enfumées, où l'on sert principalement du café. On y retrouve un public

⁴⁴ « La chorale Feuille de Gui », *Le Nouvelliste*, 11 déc. 1969, p. 31.

⁴⁵ Publicité, [Une réception à lieu au restaurant le Carignan du magasin Pollack], *Le Nouvelliste*, 4 déc. 1968, p. 29.

étudiant, cette jeunesse montante du baby-boom qui est alors en train de définir sa vie culturelle selon ses propres paramètres et se reconnaît dans cet univers marginal, tout à fait à son image ou du moins à celle qu'elle veut se donner.

Dans *Le Nouvelliste*, nous avons retrouvé la trace de cinq boîtes à chanson à Trois-Rivières dans la deuxième moitié des années 1960. La Sérénade, la Cognée, le Rupin Noir, la Planque à Godro ou encore le Vieux Bagne, tous ces endroits ont sensiblement les mêmes caractéristiques : lieux de musique d'abord, mais où les arts en général sont mis de l'avant. Le plus frappant, c'est le caractère d'innovation, d'avant-garde mais aussi de contestation de la société que les journalistes reconnaissent à ces institutions, auxquelles ils accordent d'ailleurs passablement d'importance dans les pages culturelles du *Nouvelliste*. Dans une chronique «*De l'image au son*» de janvier 1967, on peut lire : «Une manifestation artistique en 1967 prend un cachet particulier et chacune des boîtes à chanson entend montrer que, dans l'histoire contemporaine du Québec, la boîte à chanson est un élément caractéristique»⁴⁶. Plus encore, Pierre Baril qualifie les boîtes à chanson de «centres culturels miniatures»⁴⁷. En plus de se donner un rôle culturel, les boîtes à chanson se veulent un lieu de rencontre où les jeunes peuvent fraterniser.

⁴⁶ « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), [Les boîtes à chanson], *Le Nouvelliste*, 13 janv. 1967, p. 8.

⁴⁷ P. Baril, « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), «Centres culturels miniatures », *Le Nouvelliste*, 24 fév. 1967, p. 8.

Malgré l'importance qu'elles semblent avoir eu dans les années 1960, l'historiographie s'est peu penchée sur les boîtes à chanson⁴⁸. Leur vie éphémère et leur caractère spontané expliquent la carence des sources qui permettraient de les étudier. Heureusement, le *Nouvelliste* fournit des pistes intéressantes : à l'époque, elles semblent avoir été essentiellement perçues à Trois-Rivières comme des outils de contestation sociale.

La Cognée présente en 1969 deux évènements typiques de contestation, l'*Antitout* et l'*Antirien*. Le journaliste Jean-Marc Beaudoin, en charge de la critique de l'*Antirien*, affirme que « chez la jeunesse québécoise, (...) le séparatisme a entraîné indirectement l'idée de contestation, de révolution. Et, chez nos jeunes auteurs, c'est en dénonçant un confort éphémère et une culture archaïque de certains protagonistes du fédéralisme, qu'ils ont fait reluire l'idée d'indépendance»⁴⁹.

Les jeunes qui fréquentent la Cognée organisent la même année un autre évènement nommé «concertos en cris et clameurs bémols pour guitares et harmonicas». Au menu, révolte des jeunes et influence de la France et des États-Unis: par un contenu «anti-conformiste», fait de «protest song» dans la vague de Aufray et de Bob Dylan, les

⁴⁸ Nous avons trouvé qu'une seule monographie portant sur l'univers des boîtes à chanson : Daniel Guérard, *La belle époque des boîtes à chansons*, Montréal, Stanké, 1996, 248 p.

⁴⁹ J.-M. Beaudouin, «Présenté au local de la troupe du Point-Virgule. L'Antirien : un mélange de tout qui donne mieux que rien», *Le Nouvelliste*, 9 avril 1969, p. 16. Jean-Philippe Warren parle de la contestation chez les jeunes Québécois et arrive à une conclusion similaire. Il prétend que les thèmes que reprennent les étudiants québécois viennent des États-Unis et sont acculturés à la réalité du Québec. Comme Warren le mentionne : « Le combat contre l'impérialisme américain, contre le racisme des blancs envers les noirs, et contre le paternalisme institutionnel a été largement traduit, ici, en termes de combat pour la décolonisation de la province, pour le relèvement des Nègres blancs d'Amérique, et pour l'autogestion dans les établissements scolaires. » Voir Jean-Philippe Warren, *Une douce anarchie. Les années 68 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008, p. 26.

participants entendent «protester et être révolutionnaires par la chanson», écrit Beaudouin. Les organisateurs, qui sont trois étudiants du Cégep, ont mis en musique des poèmes de Prévert, des Francis Jammes, d'André Daignault et de Verlaine. Sur les thèmes de la guerre, de la justice, de la liberté et de la société, les participants «contestent toutes les luttes, toutes les guerres inutiles, sanglantes parfois, qui transforment le monde aujourd’hui». Enfin, on invite «tous ceux qui sont étouffés par la société actuelle» à venir assister au spectacle⁵⁰. En novembre de la même année, on présente, toujours à la Cognée, une suite à ce spectacle, qui a cette fois pour nom «Concerto II^e mouvement». Le *Nouvelliste* annonce que tout le spectacle sera en fait un «protest song». Et comme dans la première édition, «le contenu idéologique est fait de protestation contre l’inhumanité de la société contemporaine (guerres, injustice). On s’engage énormément au niveau du message dans la chanson. Le groupe continue de crier contre la situation dans laquelle s’enlise de plus en plus notre société»⁵¹.

En somme, dans les boîtes à chanson, les jeunes des années 1960 créent et diffusent leur propre culture. Ils ne veulent plus qu’on leur indique ce qu’est la culture comme dans leur prime jeunesse ou leur adolescence, alors qu’ils étaient exposés à la culture cultivée, valorisée par l’élite professionnelle et le clergé. Ils veulent plutôt s’occuper eux-mêmes de leur vie culturelle, par des activités et des artistes qui leur plaisent, qui leur ressemblent. Cependant, l’initiation culturelle qu’ils ont reçue les a façonnés malgré tout, car on remarque que les formes d’art qui sont présentées dans les

⁵⁰ J.-M. Beaudouin, «Ce soir au théâtre du Point-Virgule. Concerto en cris et en clamours », *Le Nouvelliste*, 13 juin 1969, p. 14.

⁵¹ J.-M. Beaudouin, «Un spectacle de protestation », *Le Nouvelliste*, 18 nov. 1969, p. 10.

boîtes à chanson ne sont pas réellement accessibles à tous, ni prisées également: la poésie de Rimbault, par exemple, est appréciée surtout des jeunes les plus scolarisés, ceux du Cégep, du Collège Laflèche et de l'Université, qui sont d'ailleurs ceux qui participent activement à la vie des boîtes à chanson et établissent les nouveaux étalons de la culture Faut-il mentionner que la moitié de la population nord-américaine est âgée de 25 ans et moins en cette fin de décennie, et que parmi elle, la scolarisation ne cesse de progresser⁵²?

2.2. De nouveaux thèmes : contestation, drogue, sexualité

La contestation des valeurs traditionnelles, c'est du reste ce que la mémoire collective a retenu des années soixante, et pas seulement dans l'univers des boîtes à chanson. Dans toutes les formes d'expression culturelles le thème se retrouve, associé à la conscience politique ainsi qu'à la valorisation de la drogue et de la sexualité. L'époque est à la levée des tabous.

Tout cela est bien dans l'esprit de la contre-culture en provenance des États-Unis, que les médias diffusent largement au Québec. Été de l'amour à San Francisco en 1967, festivals de musique rock tels Monterey (juin 1967) et Woodstock (août 1969) : les idéaux d'amour et de paix s'expriment dans ces grands rassemblements collectifs diffusés à travers le monde occidental. Par ailleurs, la forte activité politique de ces

⁵² J.-P. Warren, *Op. cit.*, p. 26.

années, aux États-Unis et en Europe, se répercute aussi au Québec : les manifestations contre la guerre du Viet-Nam qui s'organisent au sud de la frontière, Mai 68 à Paris, Le Printemps de Prague, tous ces événements modèlent la culture jeune québécoise, façonnée aussi par la Révolution tranquille et les affrontements politiques majeurs entre Ottawa et Québec⁵³. Trois-Rivières n'y échappe pas. Comme le fait remarquer un lecteur du *Nouvelliste* : « La révolte des jeunes s'exerce non pas contre des individus, mais contre une société statique ou rétrograde, ancrée à des principes et coutumes conventionnels désuets et dénués de mobilité pragmatique, devant l'urgence des événements»⁵⁴.

On a évoqué l'*Antirien*, qui se tient à la Cognée, le local de la troupe du *Point-virgule* sur les terrains du Parc Pie XII. «L'épopée de Roland, le symbolisme de Baudelaire, les visions de Rimbaud, la musicalité de Verlaine, les nuits romantiques de Lamartine, les rêves de Nélighan (sic), l'humour sarcastique de Prévert, la révolution musicale des Beatles, et le laisser-aller des groupes américains, le mélange de séparatisme et de batailles sanglantes du Che»⁵⁵, voilà ce qui intéresse les jeunes de Trois-Rivières qui participent à ces événements de protestation.

⁵³ Comme le mentionne J.-P. Warren, « la libération, tant sexuelle que vestimentaire que musicale, affectait les institutions, les valeurs et les normes. » (p.17).

⁵⁴ « Le son de cloche de nos lecteurs », Jean Lebrun, « À la rescouasse des jeunes », *Le Nouvelliste*, 5 nov. 1969, p. 6.

⁵⁵ J.-M. Beaudoin, « Présenté au local de la troupe du Point-Virgule. L'Antirien : un mélange de tout qui donne mieux que rien », *Le Nouvelliste*, 9 avril 1969, p. 16.

La contestation prend d'autres contours que la mobilisation politique ou poétique. Elle s'exprime dans la valorisation de pratiques jusque-là fortement condamnées et même tabou, comme l'usage des drogues et la liberté sexuelle⁵⁶.

C'est le cas au théâtre par exemple. Des pièces sont désormais présentées à Trois-Rivières sur des thèmes qu'on n'aurait pu imaginer à peine quelques années auparavant. Des dramaturges traitent de l'homosexualité⁵⁷, ils osent la révolte contre la bourgeoisie, dénoncent la magistrature et multiplient les blasphèmes⁵⁸.

Mais c'est encore davantage le cas surtout au cinéma. Pas tant au Ciné-Campus comme on s'en doute que dans la salle du *Baronnet*, où l'on présente des films «underground» du nouveau cinéma américain. Ces films traitent de sujets allant «des voyages en LSD, au monde des hippies, des Sit-in, des love-in et des happenings»⁵⁹, susceptibles de plaire à la jeunesse choyée de l'époque, qui s'imagine bohème et en rupture avec la culture classique, alors qu'en tant que nouvelle élite elle occupera bientôt, sur le marché du travail, des postes à sécurité maximum.

⁵⁶ P. Baril, « Lettres arts et réalités...Jeunes de toujours et d'aujourd'hui, disques et chansons, loisirs » (Chronique hebdomadaire), « Pour Gil Patrick et les Mustang, la bohème se vit à cinq », *Le Nouvelliste*, 25 mars 1967, p. 14.

⁵⁷ P. Baril, « Luv ou Love ou Amour de Murray Schisgal. Une pièce qui analyse tous les thèmes de la vie courante », *Le Nouvelliste*, 25 mars, p. 11.

⁵⁸ J.-M. Beaudoin, « « Je m'appelle François Sigouin. » Un jeune révolté qui se casse », *Le Nouvelliste*, 11 nov. 1968, p. 14.

⁵⁹ N. Lassonde, « Le cinéma souterrain à Trois-Rivières », *Le Nouvelliste*, 14 fév. 1968, p. 14.

Le cinéma aborde la sexualité par exemple. Un film « présente le comportement de la jeunesse d'aujourd'hui, voire ses comportements sexuels »⁶⁰. Puberté, nymphomanie, maladies vénériennes⁶¹, des sujets rarement ou jamais traités le sont désormais. Des films « où la sexualité s'étale avec humour et impertinence» ou d'autres films pour adultes⁶² occupent un certain nombre d'écrans, y compris à *L'Impérial* ou au *Capitol*. Dans l'ensemble, le chroniqueur Jean-Marc Beaudoin affirme que « la sexualité est à la mode ». Alors qu'il parle du film *Helga, ou la vie intime d'une jeune fille*, il commente : « On ne s'offusque plus de certains tabous désormais démodés. On est convaincu que le silence sur ce dont on ne parle pas dans les dernières décennies, a causé infiniment plus de mal que bien»⁶³. Il renchérit en parlant de l'importance de l'éducation sexuelle de la jeunesse. Les jeunes ne sont plus seulement éduqués à la culture, mais une éducation nouveau genre s'immisce dans leur vie par l'éducation sexuelle estimée importante dans leur vie.

La drogue aussi est explorée par le cinéma souterrain, qui propose des voyages en LSD⁶⁴. Ou encore, le film *Opération Opium* alors que le chroniqueur affirme que

⁶⁰ N. Lassonde, « Une joyeuse idylle au ciné-club du Centre d'art », *Le Nouvelliste*, 24 fév. 1968, p. 10.

⁶¹ Publicité, [Film au théâtre Impérial], *Le Nouvelliste*, 22 nov. 1969, p. 12; J.-M. Beaudoin, « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), [Film de Romain Gary, [les oiseaux vont mourir au Pérou], *ibid.*, 12 nov. 1968, p. 10; P. Baril, « De l'image au son » (Chronique hebdomadaire), [Film présenté au Cinéma de Paris portant sur les dangers des maladies vénériennes], *ibid.*, 11 fév. 1967, p. 9.

⁶² Publicité, [Film présenté au Baronnet, « La Jument verte. »], *Le Nouvelliste*, 4 fév. 1967, p. 10; Publicité, Films présentés au Capitol : « Aqua Sexe », « les Vierges de la mer », « La baie du désir »], *ibid.*, 3 mai 1968, p.8.

⁶³ J.-M. Beaudoin, « Helga ou la vie intime d'une jeune fille. » Un film qui traite de façon franche les problèmes sexuels », *Le Nouvelliste*, 15 août 1968, p. 11.

⁶⁴ N. Lassonde, « Le cinéma souterrain à Trois-Rivières », *Le Nouvelliste*, 14 fév. 1968, p. 14.

« aujourd’hui, dans le monde, la jeunesse s’enivre de drogues et de stupéfiants»⁶⁵. Le film *Le Voyage* est un autre exemple de cette insertion dans le monde des drogues. Comme le mentionne le chroniqueur, « des transes psychédélique, des extases délirantes dans le monde des hallucinogènes, *Le Voyage* présente les conséquences de l’usage du LSD. Ce film dévoile l’aspect d’une jeunesse qui semble si fascinante, mais qui vit dans un autre monde»⁶⁶.

Les commentaires parus dans *Le Nouvelliste* montrent bien que les contemporains sont conscients des changements en cours. En décembre 1969, dans une lettre d’opinion, un lecteur parle «des étonnantes années soixante, mémorables, érotiques, malades, régressives, incertaines, chantantes, folles, brûlantes, craintives, orageuses, tricheuses, vicieuses, rapide, cette ère de tolérance»⁶⁷. L’auteur y aborde la révolution sexuelle, la nudité féminine et la pilule [annoovulante] qui connaît une grande vague. D’un autre côté, lors d’une conférence au cercle de philosophie, un philosophe mentionne : «La contestation est une chose réelle. Mais depuis six mois, le mot est devenu un mythe. On conteste tout, le gouvernement, la société. [...] Cette prise de conscience porte sur l’effondrement des valeurs traditionnelles»⁶⁸. C’est donc tout le système des valeurs qui est remis en cause à la fin de la décennie. C’est une période de contestation universelle.

⁶⁵ J.-M. Beaudoin, « De l’image au son » (Chronique hebdomadaire), *Le Nouvelliste*, 12 nov. 1968, p. 10.

⁶⁶ J.-M. Beaudoin, « De l’image au son » (Chronique hebdomadaire), *Le Nouvelliste*, 21 octobre 1968, p.10.

⁶⁷ P.-M. Robinson, « L’étonnante décennie 1960-1970 », *Le Nouvelliste*, 9 déc. 1969, p. 6.

⁶⁸ Claire Roy, « Au Cercle de philosophie. Le rôle du philosophe dans la société.», *Le Nouvelliste*, 21 nov. 1968, p. 18.

3- LE CENTRE CULTUREL : L'ABOUTISSEMENT D'UNE DÉCENNIE DE LABEUR

3.1. Un projet majeur enfin concrétisé

C'est en 1957 qu'est lancée pour la première fois à Trois-Rivières l'idée d'ériger un centre culturel. Comme le dit Marcel Panneton, «consciente du problème de développement culturel des Trifluviens»⁶⁹, l'Association des bibliothèques se fait le promoteur d'un tel projet. Qui est repris par les édiles. À la fin des années 1950 et au début de la décennie suivante, ceux-ci étudient divers sites et possibilités : loger le Centre à l'église Saint-Andrews ou à l'usine de filtration des eaux de la rue Saint-Maurice, ou encore construire un nouvel édifice. La préparation des fêtes de la Confédération canadienne contribue au succès de l'entreprise. Dès le début des années 1960, la Commission du centenaire de la Confédération est mise sur pied pour étudier quelle participation la Ville de Trois-Rivières pourrait solliciter du gouvernement fédéral à cette occasion. Parmi les divers projets envisagés, presque tous ont d'ailleurs une connotation culturelle, sauf ceux d'une piscine intérieure et d'un centre civique : un pavillon central dans l'île Saint-Quentin, un théâtre dans le parc Victoria, un centre d'art (proposé par le Centre d'art), un aménagement des Forges du Saint-Maurice et enfin le centre culturel proposé par l'association de la bibliothèque de Trois-Rivières. Ce dernier projet est finalement retenu; l'implication du maire Gérard Dufresne rend possible son

⁶⁹ « Le contexte intellectuel et culturel de la ville, résultats d'une enquête », *Le Nouvelliste*, 29 oct. 1959, p. 20.

intégration à la construction du nouvel hôtel de ville. Le financement en sera assumé conjointement, quoique non également, par le gouvernement fédéral, celui du Québec et la municipalité de Trois-Rivières.

Tout au long du processus de construction du Centre culturel, des marques d'inquiétude se lisent dans les pages du *Nouvelliste*. À de nombreuses reprises, les éditoriaux ou lettres d'opinion témoignent des signes d'impatience de certains Trifluviens et de leurs craintes devant les coûts du projet⁷⁰. Nous avons aussi remarqué que les journalistes parlent assez fréquemment du futur Centre culturel, sans doute pour entretenir l'intérêt de la population et la conduire à s'attacher à ce nouvel équipement culturel majeur au centre-ville. Le Centre est finalement inauguré en 1967.

3.2. L'inspiration venue d'ailleurs

Dans l'établissement de centres culturels au Québec, l'influence de l'expérience française est palpable. La France⁷¹ est du reste le premier pays occidental à créer des maisons de la culture et à promouvoir, sous l'égide du ministre André Malraux, une décentralisation et une démocratisation de la culture⁷². C'est l'exemple français que suit le Québec lorsqu'est créé le ministère de la Culture durant le premier mandat de Jean Lesage; et encore lorsqu'on commence à penser à ouvrir des centres culturels dans

⁷⁰ Voir entre autre l'éditorial de Sylvio Saint-Amand, « Que devient le projet de Centre culturel? », *Le Nouvelliste*, 16 janv. 1967, p. 4.

⁷¹ André De Baeque, *Les maisons de la culture*, Paris, Éditions Seghers, 211 p.

⁷² « Malraux opère la décentralisation de la culture en France », *Le Nouvelliste*, 2 mai 1968, p. 16.

toutes les régions. En regroupant ainsi les différents organismes culturels d'une région, on vise à les rendre plus viables et à assurer une diffusion culturelle à plus grande échelle. En 1968, le Québec compte 70 de ces centres⁷³. Pour le ministre Jean-Noël Tremblay, les régions culturelles du Québec seront calquées sur les régions administratives et économiques.

Ailleurs au Québec, le premier centre culturel à voir le jour est la Place des Arts de Montréal, calquée sur le modèle des *Arts Center* des États-Unis dont l'exemple le plus connu est le *Lincoln Center for the Performing Arts* de New York, et qui font partie, selon certains experts, des programmes de revitalisation des centre-ville⁷⁴. Comme le *Lincoln Center*, la Place des Arts possède plusieurs espaces scéniques (théâtre, opéra, musique symphonique, danse). D'autres voient le jour avant celui de Trois-Rivières, par exemple celui de Cap-de-la-Madeleine, qui s'inscrit, comme plusieurs autres au Canada, dans le programme culturel relié aux fêtes du centenaire de la Confédération⁷⁵. Les auteurs s'entendent d'ailleurs pour dire que, dans les années 1960, le Canada est plus engagé que les États-Unis dans la construction de centres culturels, et que ses pouvoirs publics s'impliquent davantage dans le financement et l'administration des centres⁷⁶.

⁷³ « Inaugurée aujourd'hui en présence du ministre Jean-Noël Tremblay. La maison de la culture doit être le temple du beau », *Le Nouvelliste*, 20 juil. 1968, p. 10.

⁷⁴ Gildas Illien, *La Place des Arts et la Révolution tranquille : les fonctions politiques d'un centre culturel*, Les éditions de l'IQRC, Les presses de l'Université Laval, Saint-Nicolas (Qc.), 1999, p. 6.

⁷⁵ Tout comme celui de Trois-Rivières, le centre culturel de Cap-de-la-Madeleine est financé en partie par le Secrétariat de la province par le biais de la Commission du centenaire de la Confédération. Son ouverture officielle a lieu en décembre 1967 : « Le Centre culturel du Cap, un instrument à l'épanouissement de la culture », *Le Nouvelliste*, 2 déc. 1967, p. 17.

⁷⁶ G. Illien, *op. cit.*, p. 70.

En somme, le Québec s'inspire à la fois de la France et des États-Unis. Illien propose que le début de l'histoire d'un centre culturel québécois ressemble à celui de n'importe quel *Arts Center* américain, mais que la suite s'inscrit dans le modèle français de centralisation et la tentative de nationalisation des institutions culturelles»⁷⁷. Au Québec, toutefois, un enjeu supplémentaire doit être considéré: les centres culturels n'ont pas simplement le mandat d'assurer la démocratisation et l'accessibilité de la culture, mais aussi de soutenir la culture nationale et la langue française.

3.3. D'un réseau d'acteurs à un autre

Tel que nous l'avons vu au chapitre précédent, toute une génération de l'élite culturelle, à partir des années 1930 et jusqu'à la fin des années 1950, avait contribué à la vitalité culturelle de Trois-Rivières en organisant des activités artistiques, en favorisant la création d'institutions importantes et en attirant l'attention des autorités étatiques. Cependant, sa contribution s'essouffle à mesure qu'on avance dans les années 1960. D'autres acteurs sont en voie de la remplacer dans le développement culturel de la ville. En fait, un tout nouveau réseau est en train de se mettre en place. Ces nouveaux acteurs sont moins connus et proviennent de milieux socioprofessionnels plus diversifiés. Mais la transition se fait progressivement. Car des aînés persévérent et jouent encore un rôle.

⁷⁷ *Ibid.* En Grande-Bretagne et en Allemagne, la formule des centres culturels existe aussi à l'époque; on y voit des exemples de compromis entre soutien public et privé, et entre autorités locales et nationales.

Prenons par exemple le réseau du Centre d'Art. Des 23 signataires de cette corporation en 1962, 12 sont encore cités assez régulièrement dans *Le Nouvelliste* à la fin des années 1960. Leur participation à la vie culturelle semble cependant désormais plus épisodique, ou plus honorifique. Anaïs Allard-Rousseau, par exemple, figure clé de la musique à Trois-Rivières pendant les années 1940 et 1950 n'apparaît dans notre dépouillement qu'une seule fois, en 1969, pour une conférence ayant pour titre « La musique en Hongrie ». C'est au Centre culturel que Mme Allard-Rousseau donne cette conférence. Le public y est invité gratuitement⁷⁸; autrement *Le Nouvelliste* parle d'elle surtout pour mentionner son rôle pionnier aux Jeunesses musicales du Canada⁷⁹, ou encore lorsque l'ordre du Canada lui est remis pour l'ensemble de son œuvre dans le domaine artistique⁸⁰. Il en va un peu de même de l'avocat François Lajoie ou du docteur Philippe Bellefeuille, cités dans le journal parce qu'ils sont membres du conseil d'administration de l'Orchestre symphonique de Québec à Trois-Rivières en 1967. Le docteur Philippe Bellefeuille est d'ailleurs président du comité trifluvien de l'OSQ en 1968-1969⁸¹. Dans ces trois cas comme dans d'autres, on remarque que les fondateurs de la corporation du Centre d'Art encore actifs à la fin de la décennie s'investissent presque exclusivement dans les organismes qui soutiennent la culture la plus cultivée. Quant aux membres du clergé, eux aussi prennent moins de place qu'auparavant dans la vie

⁷⁸ Publicité, *Le Nouvelliste*, 17 sept. 1969, p. 16.

⁷⁹ C. Roy, « Dont Mme Anais Allard-Rousseau est l'initiatrice. Trois-Rivières, berceau des Jeunesses Musicales du Canada », *Le Nouvelliste*, 20 nov. 1968, p. 12.

⁸⁰ J.-M. Beaudoin, « Elle recevra la Médaille pour Services Éminents. Mme Rousseau, décorée de l'ordre du Canada », *Le Nouvelliste*, 3 juil. 1969, p. 12.

⁸¹ C.-J. Marier, « Le soprano Yolande Dulude et le ténor Pierre Duval inaugureront la 8^e saison de l'Orchestre Symphonique », *ibid.*, 20 oct. 1967, p. 11; J.-M. Beaudoin, « À Trois-Rivières. Une neuvième saison pour l'OSQ », *ibid.*, 23 oct. 1968, p. 10.

culturelle. Pour un abbé Claude Thompson, dynamique directeur de l'École des petits chanteurs, ou pour un abbé Lévis Martin, très actif dans l'enseignement et la promotion des arts⁸², combien d'autres qui ne sont plus essentiellement que des invités d'honneur à telle ou telle manifestation culturelle⁸³?

C'est autour du Centre culturel qu'on voit le mieux la transition en cours entre deux réseaux d'acteurs. Les fondateurs du Centre d'art, c'est frappant, s'impliquent très peu dans les divers comités du nouveau Centre culturel. Seuls le docteur Philippe Bellefeuille siège au comité de musique et Dominique Lesieur, au comité consultatif. Est-ce parce qu'un groupe de citoyens s'opposent à l'établissement de liens trop étroits entre le Centre d'art et le Centre culturel, afin d'éviter, disent-ils, « l'esprit de clique qui règne au Centre d'Art et qu'il [ne se] propage dans l'organisation du Centre culturel » ? En somme, « le groupe, s'oppose à la nomination d'un animateur culturel qui serait lié au Centre d'Art. On craint que la gestion du Centre culturel soit confiée au Centre d'Art, car celui-ci ne représente pas la majorité des groupes culturels de la ville ». Ce que nous entrevoyons dans cette citation, c'est peut-être la division des acteurs sur le type de culture à privilégier désormais, et sans doute sur la définition même de ce qu'est la culture. Quoi qu'il en soit, plusieurs membres du Centre d'Art sont tout de même actifs auprès de la commission du Centre culturel. Outre les deux fondateurs qu'on vient

⁸² Pensons entre autre à Mgr Pelletier. À ce sujet, voir : C. Roy, « S.E. Mgr Pelletier au Cercle de philosophie. Les Études bibliques ne seront jamais finies », *Le Nouvelliste*, 11 fév. 1967, p. 10; Concernant l'abbé Gilles Boulet, voir : P. Baril, « De l'image au son », « Fin de semaine chargée », *ibid.*, 23 fév. 1967, p. 17; Concernant l'abbé Jean-Marc Dénommé, voir : C. Roy, « L'abbé Jean-Marc Dénommé au Cercle de philosophie. La nature établit le contact entre l'homme et Dieu », *ibid.*, 15 mars 1967, p. 12.

⁸³ Une exposition de peinture à la Caisse Populaire Sainte-Marguerite se tient sous la présence d'honneur du curé Louis-Joseph Chamberland. À ce sujet, voir : P. Baril, « 25 artistes exposent. Galerie d'art dans une caisse populaire », *Le Nouvelliste*, 15 mars 1967, p. 12.

d'évoquer, Henri Audet, fondateur de CKTM et président de télévision Saint-Maurice, devient le président de la nouvelle commission municipale du Centre culturel de Trois-Rivières à compter de août 1968. Louise René de Cotret, journaliste au *Nouvelliste*, en est la vice-présidente. Lévis Martin, professeur d'arts plastiques au Séminaire Saint-Joseph, est membre du comité d'exposition. Julien Forcier, membre des Compagnons de Notre-Dame, y devient animateur. Et madame Joseph Lamoureux, membre du Cercle littéraire Marchildon, est aussi membre du comité d'exposition⁸⁴.

À côté de tous ces anciens, de nouveaux venus s'investissent dans les différents comités du Centre culturel. On les retrouve dans un, voire deux comités à la fois, tout au plus. Et, pour la plupart, on ne les voit pas ailleurs, du moins nous n'avons pas vu que *Le Nouvelliste* parle d'eux autrement qu'en relation avec le Centre culturel. Cela pourrait s'expliquer par le fait que la nouvelle institution réussit dans sa mission de rassembler les Trifluviens autour d'un même projet culturel.

Ces nouveaux acteurs, dont certains semblent appartenir à des familles impliquées depuis longtemps dans la vie culturelle de la ville⁸⁵, se distinguent de la génération qui les précède sur plusieurs plans. Par exemple, ils semblent moins préoccupés de faire connaître leurs professions. En prenant toujours le cas des comités du Centre culturel, on remarque que celui de la musique compte quatre représentants des

⁸⁴ Toutes les informations de ce paragraphe proviennent du livre : Pierre Chaput, *Le centre culturel de Trois-Rivières, 1968-1993, 25 ans déjà*. Service des Affaires culturelles de la ville de Trois-Rivières, en collaboration avec les productions Specta Inc., 1993, p.28 à 31.

⁸⁵ Bien que nous soyons conscients de ce fait, nous ne nous y attarderons pas davantage. Les liens familiaux peuvent être ardu à mettre en place et là n'est pas notre but. Le seul fait de mentionner certaines familles comme les Dufresne et les René de Cotret démontre ce principe de liens familiaux à travers le réseau culturel trifluvien.

professions médicales⁸⁶, tandis que dans les autres les membres ne font pas état de leurs professions. Grosse différence avec ce qu'on pouvait noter à peine quelques années auparavant : tous les signataires à l'incorporation du Centre d'Art avaient alors pris la peine de préciser la leur. Un certain élitisme de notabilité, typique de la vie culturelle traditionnelle, semble donc désormais moins de mise. Mais d'une manière générale, c'est toute la perception de la vie culturelle qui est en train de changer.

3.4. La vision

Le but du Centre culturel est avant tout de créer l'unité entre les divers organismes culturels de Trois-Rivières, selon le principe que « l'union fait la force». Tous sont invités à s'y joindre. Les Compagnons de Notre-Dame utilisent la salle du Centre pour leurs représentations⁸⁷. C'est là aussi que se tient le Salon du livre⁸⁸. Peu à peu, répondant aux appels de la Commission du Centre, plusieurs organismes se mettent à en faire partie : le Centre d'art, le Club amitiés et rencontres de la bibliothèque des aînés, les Gais pinsons, la Planque à Godro, le Conservatoire de musique et d'art dramatique, les Jeunesses Musicales du Canada, la troupe Vive les Gens, l'Orphéon de Trois-Rivières, la troupe du Point-Virgule, ainsi que la Société d'études et de conférences. Ainsi s'amorce un dialogue entre des organismes très différents les uns des autres. Comme le mentionne Yvon Thériault, le Centre culturel touche « au service du

⁸⁶ Il s'agit des docteurs René Bouillé, Philippe Bellefeuille, Paul Boisvert et Camille Langis. Voir P. Chaput, *op. cit.*, p.34.

⁸⁷ Publicité, [Présentation de la pièce « 8 femmes » par les Compagnons de Notre-Dame au Centre culturel], *Le Nouvelliste*, 22 nov. 1968, p. 22.

⁸⁸ « Organisé depuis 7 ans pas la Société Saint-Jean Baptiste. Le salon du livre relèvera maintenant du Centre culturel de Trois-Rivières », *Le Nouvelliste*, 20 janv. 1969, p. 2.

livre, du film, théâtre, exposition, cours d'initiation à l'art, ciné-clubs, conférences, cercles littéraires, rencontres avec des intellectuels⁸⁹. De l'union naissent la cohésion, la force et le rayonnement, ce qui se traduit par une meilleure organisation et gestion d'ensemble et par l'intérêt d'un public toujours plus nombreux.

Le Centre culturel met des locaux à la disposition des artistes, connus ou émergents, ce qui règle enfin le problème récurrent du logement. Des locaux de pratiques, une salle de spectacle⁹⁰ et une salle d'exposition⁹¹, bien situés, bien équipés, bien financés et bien fréquentés : voilà la nouvelle réalité de la culture à Trois-Rivières à la fin des années soixante

3.5. La population et le Centre culturel

Le centre culturel se veut un confluent pour les institutions culturelles mais aussi un lieu de rassemblement pour tous les Trifluviens. D'ailleurs ceux-ci semblent participer aux activités offertes, y compris même les exercices des élèves du Conservatoire de musique par exemple⁹², auxquels une salle entièrement pleine assiste gratuitement en 1968.

⁸⁹ Yvon Thériault, *Le théâtre à Trois-Rivières*, [s.l.; s.n.], 1968, p. 12.

⁹⁰ La salle de spectacles du Centre culturel prendra le nom Anaïs Allard-Rousseau en 1971, afin de rendre hommage à cette grande dame, à qui la vie culturelle trifluvienne doit beaucoup.

⁹¹ La salle d'exposition du Centre culturel prend le nom, dès 1968 de Raymond Lasnier, un artiste-peintre qui vécut à Trois-Rivières dès les années 1940 et ce jusqu'à sa mort en février 1968. Il est une icône dans la ville et son travail est reconnu par tous.

⁹² Pierre-André Dupont, « Sur quelques notes », *Le Nouvelliste*, 16 mai 1968, p. 8.

C'est surtout la gestion de l'endroit qui inquiète. Selon *Le Nouvelliste*, qui n'est jamais trop explicite sur leurs noms, quelques craintifs appréhendent que la gestion du Centre Culturel soit confiée au Centre d'art, à qui ils reprochent de ne pas représenter la majorité des groupes culturels, et qui demandent à la Ville de former une corporation à but non lucratif pour administrer le Centre Culturel⁹³.

Cette commission est formée en août 1968 dans le but d'accueillir des représentants de différents milieux, permettant ainsi à pratiquement chaque Trifluvien d'être représenté. Le président en est Henri Audet, président-fondateur de CKTM-TV; les autres membres sont Étienne Langlois, président de l'Association des clubs de services, André Rousseau, représentant du Centre des études universitaires (CEU), Jean-Jacques Girard, représentant des unions ouvrières, Dominique Lesieur, représentant de la Commission scolaire régionale des Vieilles-Forges, Pierre Chagnon, président du Centre d'art, Louise René-de-Cotret, vice-présidente et seule femme de la Commission, ainsi que Jean Rivard, représentant des étudiants⁹⁴.

À la direction du Centre culturel, mais aussi à la direction de la Bibliothèque, la Commission du Centre culturel nomme deux personnes qui ont longtemps gravité dans le milieu culturel trifluvien. Il s'agit respectivement de Julien Forcier et de Françoise Demers. Le premier a travaillé au *Nouvelliste*, il est diplômé de l'École nationale de

⁹³ P. Chaput, *op. cit.*, p.28.

⁹⁴ P. Chaput, *op. cit.*, p.28-29.

théâtre et l'on mentionne qu'il a une grande expérience de l'animation culturelle. Quant à la seconde, elle a travaillé vingt ans à la Bibliothèque avant d'accéder à sa direction⁹⁵.

3.6. Démocratiser la culture pour tous les Trifluviens

Le Centre culturel s'est donné une triple fonction : diffusion, animation, formation. Ainsi, les thèmes de démocratisation et d'accessibilité sont mis de l'avant par les commissaires. Dès la création de la Commission, son président fait part de ses intentions : «La commission aura rempli son rôle le jour où toute personne de la cité, quels que soient son âge, sa situation sociale ou son degré d'instruction, pourra fréquenter le Centre culturel et y trouvera un épanouissement et une satisfaction personnelle qu'elle partagera avec ses concitoyens »⁹⁶. D'ailleurs, à l'inauguration de l'institution, le 20 juillet 1968, un article paraît dans *Le Nouvelliste* sous le titre « Le Centre culturel : ouvert à tous ». On peut y lire : « ...[le Centre culturel] ne sera sûrement pas le refuge des sectes de snobs en mal de publicité, de sensations diverses. [...] Cet édifice doit devenir en quelque sorte le lieu de rassemblement, sous un même toit et pour un même but, de toutes les disciplines de l'Art en général. [...] Remplir plusieurs rôles de converger, de rassembler toutes les énergies pour donner à l'Art toute sa plénitude»⁹⁷. C'est du reste spécifiquement dans ce but que plusieurs comités sont mis sur pied : comités d'animation, du cinéma, du théâtre, des expositions, de la

⁹⁵ « Nomination à la bibliothèque municipale. Mlle Françoise Demers nommée directrice », *Le Nouvelliste*, 20 avril 1968, p. 5.

⁹⁶ S. Saint-Amand, Éditorial, « Une merveilleuse aventure », *Le Nouvelliste*, 12 sept. 1968, p. 4.

⁹⁷ « Le Centre culturel : ouvert à tous », *Le Nouvelliste*, 20 juil. 1968, p. 10.

musique, des conférences. Les activités proposées touchent l'ensemble de ces domaines. Par ailleurs, les activités sont souvent gratuites⁹⁸, ou du moins offertes à prix modique⁹⁹. Les services de la bibliothèque, tout particulièrement, sont entièrement gratuits. Le quotidien trifluvien incite du reste la population à s'en prévaloir et en vantent les qualités : « Nous avons le meilleur choix dans tout ce qui se publie »¹⁰⁰.

En somme, au cours de ses premières années d'existence, le Centre culturel semble réussir sa mission de rassembler les Trifluviens autour d'un même projet culturel. La population répond bien aux différents comités puis participe aux activités¹⁰¹. En 1971, le Centre culturel passe sous la juridiction du Service des Loisirs de la ville; les fonctionnaires qui en ont la charge mettent moins d'énergie à y susciter des activités, au point que le Centre a pu être qualifié «d'éléphant blanc» et qu'il a même été un temps utilisé comme entrepôt. Entre 1977 et 1997, un diffuseur privé, Les Productions Specta Inc, relance le Centre en le spécialisant en quelque sorte dans les arts de la scène dont elles font la promotion. Peu d'archives ont été conservées pour ces années. À compter de 1997, la Ville récupère ce joyau en créant la Corporation culturelle de Trois-Rivières. Aujourd'hui le Centre culturel se veut encore et toujours accessible à tous les Trifluviens et ouvre ses portes à tous regroupements culturels qui souhaiteraient utiliser ses installations.

⁹⁸ Nous pouvons mentionner les exercices publics des élèves du Conservatoire de musique de Trois-Rivières.

⁹⁹ J.-M. Beaudoin, « Au Centre culturel de Trois-Rivières. « Je m'appelle François Sigouin de Jacques Hébert », *Le Nouvelliste*, 9 novembre 1968, p.11.

¹⁰⁰ « Nomination à la bibliothèque municipale. Mlle Françoise Demers nommée directrice », *Le Nouvelliste*, 20 avril 1968, p. 5.

¹⁰¹ Entrevue avec Michel Jutras, directeur des arts et de la culture, Ville de Trois-Rivières, 31 août 2006.

CONCLUSION

Dans la seconde moitié des années 1960, les mots d'ordre sont démocratisation et accessibilité. On veut rendre la culture cultivée accessible et en même temps, de nouvelles formes d'art sont valorisées, dans ce qui apparaît comme l'émergence de la démocratie culturelle. Si bien que les Trifluviens, surtout les jeunes, davantage scolarisés, ont accès à une vie culturelle nettement plus riche qu'à aucune époque antérieure.

Établissements scolaires, magasins, caisses populaires, boîtes à chansons : les lieux de la culture se multiplient et se diversifient. Cinéma d'auteur, musique classique, arts visuels consacrés côtoient l'expérimentation artistique et l'expression de nouveaux thèmes. Un public jeune et scolarisé invente sa culture et réussit parfois à l'imposer, tandis qu'une élite plus traditionnelle consacre aussi la sienne et qu'un public plus nombreux apprend à se familiariser avec la culture. Le public se diversifie donc, et devient plus critique face à ce qui lui est offert.

Tous ces changements rendent plus nécessaire que jamais l'ouverture d'un lieu qui permet aux Trifluviens d'unir davantage leur milieu culturel. Ce sera le Centre culturel, dont on a bien fait attention qu'il soit un lieu rassembleur. Cette intention était-elle prématurée, au milieu des années 1960 ? Le Centre a eu des difficultés à trouver sa personnalité propre, il est passé sous diverses juridictions pendant une trentaine d'années

avant d'être repris par la Ville, qui tente depuis 1997 de retourner à l'intention d'origine. Qui aujourd'hui fréquente le Centre culturel (maintenant appelé Maison de la Culture)? Les concerts des Jeunesses Musicales du Canada y sont toujours présentés, tout comme les pièces de théâtre des Nouveaux Compagnons (les héritiers des Compagnons de Notre-Dame). Il y a donc une continuité, une volonté constante de démocratisation de la culture qui est une bataille perpétuelle.

En somme, la fin de la décennie 1960 est une période charnière, une période de transition; alors que le passé et l'avenir jouent leurs cartes dans un présent garant d'un renouveau culturel jamais vu auparavant.

CONCLUSION

C'est ainsi que se termine notre tour d'horizon de la diffusion de la culture de l'élite des années 1960 à Trois-Rivières. L'effort des animateurs de la vie culturelle et de l'État a fait en sorte qu'une réelle démocratisation de la culture est alors survenue. Nous avons tenté de démontrer la vigueur du milieu culturel en ces années et de combler ainsi certaines lacunes de l'historiographie.

Le début de la décennie est profondément marqué par le caractère élitiste de la culture et l'implication bénévole de cette élite. Un bénévolat qui tend par contre à diminuer, ce qui démontre un certain essoufflement des acteurs du milieu culturel. C'est ainsi que l'aide de l'État arrive à point afin de rendre la culture accessible à l'ensemble de la population, y compris aux familles ouvrières, majoritaires à Trois-Rivières. Il s'agit alors de mettre les Trifluviens en contact avec les grandes œuvres, de leur faire apprécier la culture valorisée par l'élite: concerts de musique classique, pièces de théâtre de répertoire, et exposition d'arts. Dans cette entreprise, clercs éducateurs et membres des professions libérales travaillent de pair pour rejoindre les jeunes et les initier à cette culture cultivée. En valorisant la programmation culturelle offerte en ville, *Le Nouvelliste* participe à cet effort de promotion de la démocratisation de la culture. C'est ainsi que tout un réseau d'acteurs est mis en place dans l'optique de la démocratisation de la culture cultivée, mais aussi de l'éducation à cette culture, afin que l'ensemble de la population soit en mesure non seulement de la consommer, mais de l'apprécier à sa juste valeur.

Quant à elle, la fin de la décennie 1960 est caractérisée par la nouveauté. Les lieux de diffusion culturelle, les acteurs en charge de culture, ainsi que la programmation se diversifient. Toute cette nouveauté est imputable notamment à une plus grande scolarisation, à la hausse du niveau de vie et à la force démographique de la jeunesse en ces années. Le public jeune affirme ses propres goûts, il valorise sa propre culture, faite de contestation; cette jeunesse favorisée issue du baby-boom d'après-guerre aime entendre en spectacle l'écho des idées révolutionnaires qu'elle professe et qui, elle l'espère, changeront le monde. À côté des efforts de démocratisation de la culture, émergent donc peu à peu les premiers signes d'une démocratie culturelle : tout ou presque est désormais considéré comme culture. Au nouveau Centre culturel, symbole de l'union des institutions culturelles de la ville et de la volonté de prise en charge par le milieu, presque toutes les formes d'expression artistiques trouveront un foyer.

En somme, la décennie 1960 est marquée par une profonde transition culturelle à Trois-Rivières comme ailleurs. Transition entre l'implication de l'élite, la présence de l'Église, la contribution de l'État et l'émergence de nouveaux acteurs et de nouvelles formes de la vie culturelle, de nouveaux lieux de diffusions, de nouvelles institutions. Démocratisation et accessibilité sont les thèmes récurrents de cette décennie.

*

L'histoire de la vie culturelle à Trois-Rivières est encore peu étudiée. Voilà pourquoi nous avons surtout cherché à donner une vue d'ensemble des années 1960, sous le rapport de la culture. Il nous semble que, de ce fait, notre mémoire apporte aussi une contribution à l'histoire régionale.

Bien entendu, nous sommes consciente que nous aurions pu approfondir certaines dimensions du sujet. Par exemple, les façons différentes dont les hommes et les femmes consomment la culture, comme nous l'avons effleuré au chapitre 2. Par ailleurs, nous avons volontairement mis de côté l'étude de la culture populaire, ainsi que de la consommation culturelle de la population ouvrière trifluvienne. Nous aurions aussi aimé nous attarder davantage à la diffusion culturelle dans les lieux inédits comme les magasins et les caisses populaires, mais avons dû renoncer à cause du manque de sources.

Des pistes prometteuses pourraient également être suivies. Une institution comme le Capitol, devenue la Salle J.-A. Thompson, mériterait une étude. Présente dans le paysage trifluvien depuis 1928, c'est une des plus anciennes institutions culturelles de Trois-Rivières. Malheureusement, aucun fond d'archives n'a été conservé. Il serait donc nécessaire de recourir au *Nouvelliste* et à des entrevues des personnages clé qui ont gravité au fil des décennies autour de cette institution.

La vie culturelle d'aujourd'hui, à Trois-Rivières, s'appuie sur un héritage important. Les Compagnons de Notre-Dame se nomment maintenant les Nouveaux Compagnons et présentent annuellement deux productions théâtrales, poursuivant les

visées de leurs prédécesseurs, qui sont d'offrir du théâtre amateur de qualité. Le Centre culturel, devenu la Maison de la culture, a célébré ses quarante ans après s'être refait une beauté en 1997. Les Jeunesses Musicales du Canada continuent leur programmation, ayant pris leurs assises justement à la Maison de la culture. L'Orchestre Symphonique de Québec n'offre plus de concerts aux Trifluviens, mais en 1978, la ville a vu naître l'Orchestre Symphonique de Trois-Rivières (l'OSTR), qui se produit une dizaine de fois par année à la salle J.-A. Thompson. D'un autre côté, les institutions scolaires, comme le Séminaire Saint-Joseph et le Collège Marie de l'Incarnation – tenu par les Ursulines – perpétuent la tradition culturelle, offrant chaque année une comédie musicale mixant les étudiants des deux institutions. Toujours au Séminaire, le ciné-campus célébrait en 2008 ses quarante ans de diffusion de films de répertoire. Le désir d'initier le public aux œuvres classiques et d'avant-garde, de l'éduquer à la culture est ainsi toujours présent.

La démocratisation de la culture est un processus à long terme. Certaines activités culturelles sont encore consommées par une partie seulement de la société; il reste une culture de l'élite pour l'élite. Mais des efforts continuent d'être faits pour attirer les étudiants et les personnes âgées par exemple, en leur offrant des prix populaires. Par ailleurs, la hausse du niveau de vie depuis les dernières décennies et l'accès des classes moyennes à certains divertissements auparavant considérés comme réservés en quelque sorte aux élites ont contribué à élargir et à renouveler le public de la culture cultivée. L'État a pris plusieurs mesures (subventions aux institutions, soutien aux artistes et artisans) pour favoriser un tel mouvement, notamment de compenser pour l'offre d'une programmation gratuite, ou à tout le moins peu dispendieuse.

Aujourd’hui, l’art est partout. Alors que la fin des années 1960 a vu naître de nouveaux endroits de diffusion culturelle, de nos jours, plus rien ne semble nous surprendre : présence de l’art et de la culture dans les bars, les restaurants, les cafés... et même dans les toilettes de tous ces lieux publics. De plus, les régions ne sont plus sous-développées sous le rapport de la culture, par rapport aux grands centres. Sous l’autorité du ministère de la Culture et des Communications du Québec, des organismes se donnent comme mission de diffuser la culture dans les villes de tout le Québec. À Trois-Rivières, le milieu s’est mobilisé à travers *Culture Mauricie*. Comme le Centre d’Art et le Centre culturel avant lui, *Culture Mauricie* favorise le regroupement des artistes et des mouvements culturels, afin d’attirer l’attention du public sur la situation des arts, d’obtenir plus de financement et d’assurer un avenir aux arts. D’autres exemples de regroupements : la *Coopérative Artistique d’ici* et, pour les musées, *Médiat-Muse*. En somme, les artisans culturels auront compris que « l’union fait la force. »

Ainsi, chaque génération d’amateurs d’art et de culture, à sa manière, tente de se donner les moyens pour atteindre les gens, les intéresser à la culture et éviter de renfermer cette culture dans un carcan où elle serait réservée à l’élite.

BIBLIOGRAPHIE

1. SOURCES PREMIÈRES

Sources imprimées

Journal *Le Nouvelliste*, 1960-1969

2. SOURCES SECONDES

2.1. Ouvrages de référence et ouvrages généraux

HARDY, René et Normand SÉGUIN (dir.), *Histoire de la Mauricie*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, 2004, 1137 p.

HOULD, Réjean, *Faits saillants en Mauricie : (1960-1975). Répertoire des sources journalistiques*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, Services des Archives, 1977, 276 p.

HOULD, Réjean, *Notes historiques sur la Mauricie*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, Services des Archives, 1976, 199 p.

LEFRANÇOIS, Lise, *Notes culturelles sur la Mauricie et les Bois-Francs*, Trois-Rivières, Cégep de Trois-Rivières, 1979, 376 p.

2.2. Monographies

ALLOR, Martin et Michelle GAGNON, *L'État de culture. Généalogie discursive des politiques culturelles québécoises*, Montréal, Groupe de recherche sur la citoyenneté culturelle, 1997, 103 p.

BÉLANGER, Yves, Robert COMEAU et Céline MÉTIVIER, *La Révolution tranquille, 40 ans plus tard : un bilan*, Montréal, VLB éditeur, 2000, 316 p.

BELLEFLEUR, Michel, *L'évolution du loisir au Québec : essai socio-historique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, 412 p.

BELLAVANCE, Guy, «Institutions artistiques et système public au Québec, 1960-1980 : des beaux-arts aux arts plastiques, le temps des arts plastiques», dans Marie-Charlotte de Koninck, (dir.), *Déclins. Arts et société. Le Québec des années 1960 et 1970*, Montréal/Québec, Fides et Musée d'art contemporain/ Musée de la civilisation, 1999, pp. 229-247.

BELLAVANCE, Guy, (dir.), *Monde et réseaux de l'art : diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain*, Montréal, Liber, 2000, 307 p.

BELLAVANCE, Guy (dir.) *Démocratisation de la culture ou démocratie culturelle ? Deux logiques d'action publique*, Sainte-Foy, les Éditions de l'IQRC, 2000, 242 p.

BELLAVANCE, Guy et Marcel FOURNIER, « Rattrapage et virages dynamismes culturels et interventions étatiques dans le champ de production des biens culturels », dans Gérard Daigle et Guy Rocher, *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1992, pp. 511-548.

BERGERON, Mario, *Société québécoises, salles de cinéma au Québec et à Trois-Rivières : quatre aspects*, M.A. (études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 1999, 275 p.

BOURDIEU, Pierre, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p.

CHAPUT, Pierre, *Le centre culturel de Trois-Rivières, 1968-1993, 25 ans déjà*. Service des Affaires culturelles de la ville de Trois-Rivières, en collaboration avec les productions Specta Inc., 1993, 57 p.

COUTURE, Francine, « Projet politique, projet artistique », dans Jean-François Léonard, *Georges-Émile Lapalme*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1988, pp. 151-157.

COUTURE, Francine (dir.), *Les arts et les années 60*, Montréal, Les Éditions Triptyque, 1991, 168 p.

DAIGLE Gérard et Guy ROCHER, *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1992, 812 p.

DE BAEQUE, André, *Les maisons de la culture*, Paris, Éditions Seghers, 1967, 211 p.

DE KONINCK, Charlotte (dir.) *Déclics : Art et société. Le Québec des années 1960-1970*, Montréal, Fides, 1999, 256 p.

FLEURY, Laurent, *Sociologie de la culture et des pratiques culturelles*, Paris, A. Colin, 2006, 127 p.

FRÉGAULT, Guy, *Chronique des années perdues*, Montréal, Leméac, 1976, 250 p.

GERMAIN, Thérèse, *Les Ursulines de Trois-Rivières : musique et musiciennes*, Québec, Les Éditions Anne Sigier, 2002, 182 p.

GIRARD, Pierre, *Bibliothèque Gatien Lapointe, 50 ans de présence culturelle, 1946-1996*, Trois-Rivières, Les éditions de la bibliothèque Gatien Lapointe, 1996, 99 p.

- GUÉRARD, Daniel, *La belle époque des boîtes à chansons*, Montréal, Stanké, 1996, 248 p.
- HEINICH, Nathalie et Jean-Marie SCAEFFER, *Art, création, fiction : entre philosophie et sociologie*, Nîmes, J. Chambon Éditeur, 2004, 271 p.
- HYMAN, Harold, *L'idée d'un ministère des Affaires culturelles au Québec, des origines à 1966*, M.A. (histoire), Université de Montréal, 1988, 154 p.
- ILLIEN, Gildas, *La Place des Arts et la Révolution tranquille : les fonctions politiques d'un centre culturel*, Saint-Nicolas (Qc.), Les éditions de l'IQRC, Les presses de l'Université Laval, 1999, 151 p.
- LAPALME, George-Émile, *Pour une politique. Le programme de la Révolution Tranquille*, Montréal, VLB Éditeur, 1988, 348 p.
- LAPERLE, Dominique, *Vers le bien et le beau, 1932-2007 : Histoire de l'École de musique Vincent-d'Indy*, Québec, Éditions GID, 2007, 214 p.
- LEFEBVRE, Gilles, *Terre des jeunes : le premier demi-siècle des Jeunesses musicales du Canada et du Centre d'Arts Orford*, Saint-Laurent, Fides, 1999, 282 p.
- LEMIEUX, Denise (dir.), *Traité de la culture*, Sainte-Foy, Les éditions de L'IQRC, 2002, 1089 p.
- LEVASSEUR, Roger, *Loisir et culture au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, 187p.
- MAINVILLE, Amélie, *La vie musicale à Trois-Rivières, 1920-1960*, M.A. (études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 2006, 153 p.
- PANNETON, Jean-Charles, *Georges-Emile Lapalme : précurseur de la révolution tranquille*, Montréal, VLB éditeur, 2000, 190 p.
- POISSON, Louis-Phillipe, *Les compagnons de Notre-Dame ou 50 ans de théâtre amateur*, Trois-Rivières, Les éditions les Nouveaux Compagnons Inc., 1980, 175 pages.
- RICARD, François, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal, 1992, 282 p.
- SAINT-PIERRE, Diane, *La politique culturelle du Québec de 1992 : continuité ou changement ? Les acteurs, les coalitions, les enjeux*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection «Management public et gouvernance», 2003, 322 p.
- THÉRIAULT, Yvon, *Le théâtre à Trois-Rivières*, Trois-Rivières, s.e., 1968, 64 p.

THOMPSON, J.-A., *Cinquante ans de vie musicale à Trois-Rivières*, Trois-Rivières, Le Mauricien Médical, Le Bien Public, 1970, 66 pages.

TOURANGEAU, Rémi (dir.) *125 ans de théâtre au Séminaire de Trois-Rivières*. Trois-Rivières, Les éditions CÉDOLEQ, 1985, 180 p.

WARREN, Jean-Philippe, *Une douce anarchie. Les années 68 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008, 314 p.

2.3. Articles de périodiques

BELLAVANCE, Guy, « Démocratisation ? Non ! », *Le Devoir*, 2 et 3 novembre 2002, <http://www.ledevoir.com/2002/11/02/12374.html> (Page consultée le 14 août 2009).

COULANGEON, Philippe, « Classes sociales, pratiques culturelles et styles de vie. Le modèle de la distinction est-il (vraiment) obsolète ? », *Sociologie et société*, Vol. 36, n° 1, printemps 2004, p. 59-85.

COUTURE, Francine, « L'État et l'art contemporain », *Revue Possibles*, vol. 18, n°3, été 1994, pp. 101-108.

SCHNAPPER, Dominique, « Quelques réflexions de profane sur l'État providence culturel », *Hermès*, Paris, 1988, N° 20, p. 49. <http://documents.irevues.inist.fr/utilisation.jsp>. (Page consultée le 17 août 2009).

SOCIÉTÉ DE CONSERVATION ET D'ANIMATION DU PATRIMOINE INC. (SCAP), « La vie culturelle trifluvienne, XVII^e-XX^e siècles », *Patrimoine trifluvien*, 10, août 2000, 31 p.

SOCIÉTÉ DE CONSERVATION ET D'ANIMATION DU PATRIMOINE (SCAP), « Le patrimoine religieux de Trois-Rivières », *Patrimoine trifluvien*, n° 8, juin 1998, 24 P.

2.4. Publications gouvernementales

L'ALLIER, Jean-Paul, *Pour l'évolution de la politique culturelle : document de travail*, ministère des Affaires culturelles, 1976, 258 p.

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC, *Conservatoire de musique de Trois-Rivières, Trente ans de vie active au cœur de la Mauricie*, 1995, 16 p.

PARTI LIBÉRAL DU QUÉBEC, *Le Parti Libéral : sa doctrine, ses buts, son programme. Lapalme au Pouvoir!*, Montréal, Organisation Libérale Provinciale, 1956, 11 p.

LAPORTE, Pierre, *Livre blanc du Ministère des Affaires culturelles*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1976, 221 p.